

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+.
Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



Le Mouvement social

LE FOND

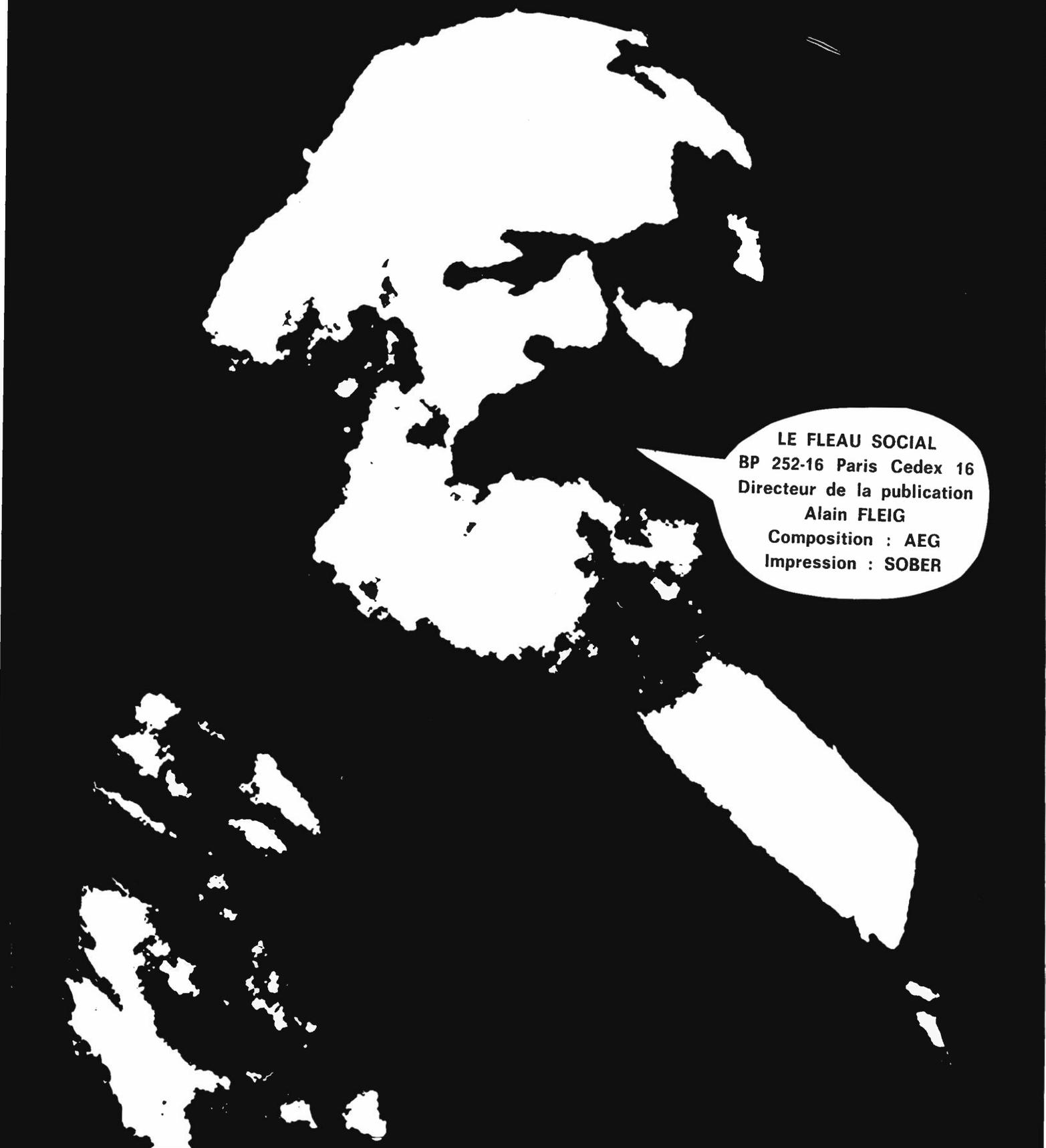
DE

L'AIR

EFFRAIE



n°4



LE FLEAU SOCIAL
BP 252-16 Paris Cedex 16
Directeur de la publication
Alain FLEIG
Composition : AEG
Impression : SOBER

ABONNEMENTS

Abonnements pour 6 numéros : 12 F - envoi sous pli fermé : 16 F.
Abonnements de soutien : 60 F ou 120 F, ou plus !!!

NOM

PRENOM

ADRESSE

Depuis plus d'un an nous sommes en constant bouillonnement, en constante évolution. Chacun des numéros du Fléau Social nous apparaît comme une transition vers autre chose, vers quoi ? On n'en sait rien précisément même si on a des idées sur la question. Ça se fait c'est tout dans l'amour et dans le chaos.

On va essayer maintenant d'être moins négatifs. C'est-à-dire que ce dont on ne veut pas et ce qu'on entend démolir est suffisamment clair. C'est de ça qu'il faut partir. Il n'y a plus dans nos têtes de contradiction majeure et nous avons éliminé tout un confusionisme évident notamment au niveau des luttes parcellaires qui nous a conduit au début des amalgames hâtifs et à d'assez jolies énormités. La subjectivité seule n'est pas suffisante pour s'en sortir si elle ne s'accompagne pas d'une réflexion théorique et d'une connaissance précise.

On veut s'efforcer d'avoir une vision globale de l'ensemble de la situation sociale et politique et surtout ne pas s'en départir, ne pas se laisser piéger par l'arbre qui masque la forêt. C'est la condition pour parvenir à une révolution communiste globale sans que pour autant cette vision entre dans le cadre d'une idéologie préétablie. L'idéologie c'est ce qui apparaît quand la vraie culture et le cœur sont morts, quand l'intelligence est devenue mécanique.

Ce n'est qu'à partir d'une analyse et d'une critique sans faiblesse que peuvent se dessiner des directions de réflexions et de recherches. Cette critique ne peut porter sur un point de détail isolé et doit toujours se référer à l'ensemble du système, elle doit aussi déjouer toutes les tentatives de récupération et de parcellisation de la société marchande et « spectaculaire ».

D'autre part le nouveau snobisme « conseilliste » qui fleurit tous azimuts (Pannekoek, Bordiga, Korsch ou Rühle sont en train de devenir les dernières idoles à la mode du spectacle gauchiste), nous a amené à reprendre et même à découvrir, n'ayons pas honte de nos ignorances, certains textes classiques que notre vécu présent permet de mieux éclairer et d'utiliser comme instruments de travail et non pas comme référence.

Dans ce numéro, déjà dans le précédent et, nous espérons, de plus en plus largement dans l'avenir, nous avons fait appel à des copains de « l'extérieur » dont nous partageons bien entendu les conceptions.

Sans opérer un regroupement illusoire autour du journal qui entend, au contraire, conserver son entière autonomie et son originalité, le caractère de celui-ci et sa diffusion relativement importante permettent à ces camarades de faire entendre leur parole qui est aussi la nôtre.

L'équipe de rédaction primitive, issue du GROUPE 5, qui se réduit après chaque numéro (l'application de la théorie à la réalité et vice versa

présentant des difficultés apparemment insurmontables pour certains) n'entend pas garder le monopole de la parole bien au contraire, ceux qui nous quittent sont très vite avantageusement remplacés par un apport nouveau des plus salutaires.

Le Fléau Social n'est qu'un moyen d'information, un papier où exprimer notre point de vue il n'est que cela mais doit remplir ce rôle au mieux de ses possibilités.

C'est pour cette raison que nous avons décidé de changer de format, l'autre, avec le papier trop mou dont nous disposons, ne permettait ni un bon affichage chez les libraires ni une lecture facile. D'autre part ce format plus petit est nettement plus pratique pour se torcher le cul.

Et puis merde ! Ce ton, cette volonté d'analyse, cette pirouette, c'est encore des mots, des masques pour cacher la seule chose qui importe réellement, la vérité criante de ce monde puant et répugnant, de ce monde qui nous insupporte, ce monde tellement écoeurant qu'on en a réellement envie de vomir, de ce monde qui nous rend physiquement malades, qui nous force à nous châtrer pour ne pas exploser, de ce monde où l'on tue à petit feu dans les usines et les bureaux, où l'on meure dans son petit appartement, son petit compartiment privilégié, où l'on crève de vide devant son petit écran, où l'on s'égorge et s'étripe sur des champs de bataille ou dans des bidonvilles sordides et où il s'en trouve encore pour qui ça ne suffit pas et pour protester contre la fin des combats, ce monde NORMAL qui décrète fous ceux qui ont la folie, effectivement, de vouloir faire cesser le carnage et qu'on exécute sans plus de procès.

Oui c'est tout ça qu'il faudrait dire, dire et répéter l'impossibilité de nos amours et de nos amitiés sans les masques et les identifications à des images stéréotypées d'un bonheur en conserve. L'impossibilité de survivre dans cette boucherie, ce merdier, dans l'engrenage de toutes les soumissions quotidiennes.

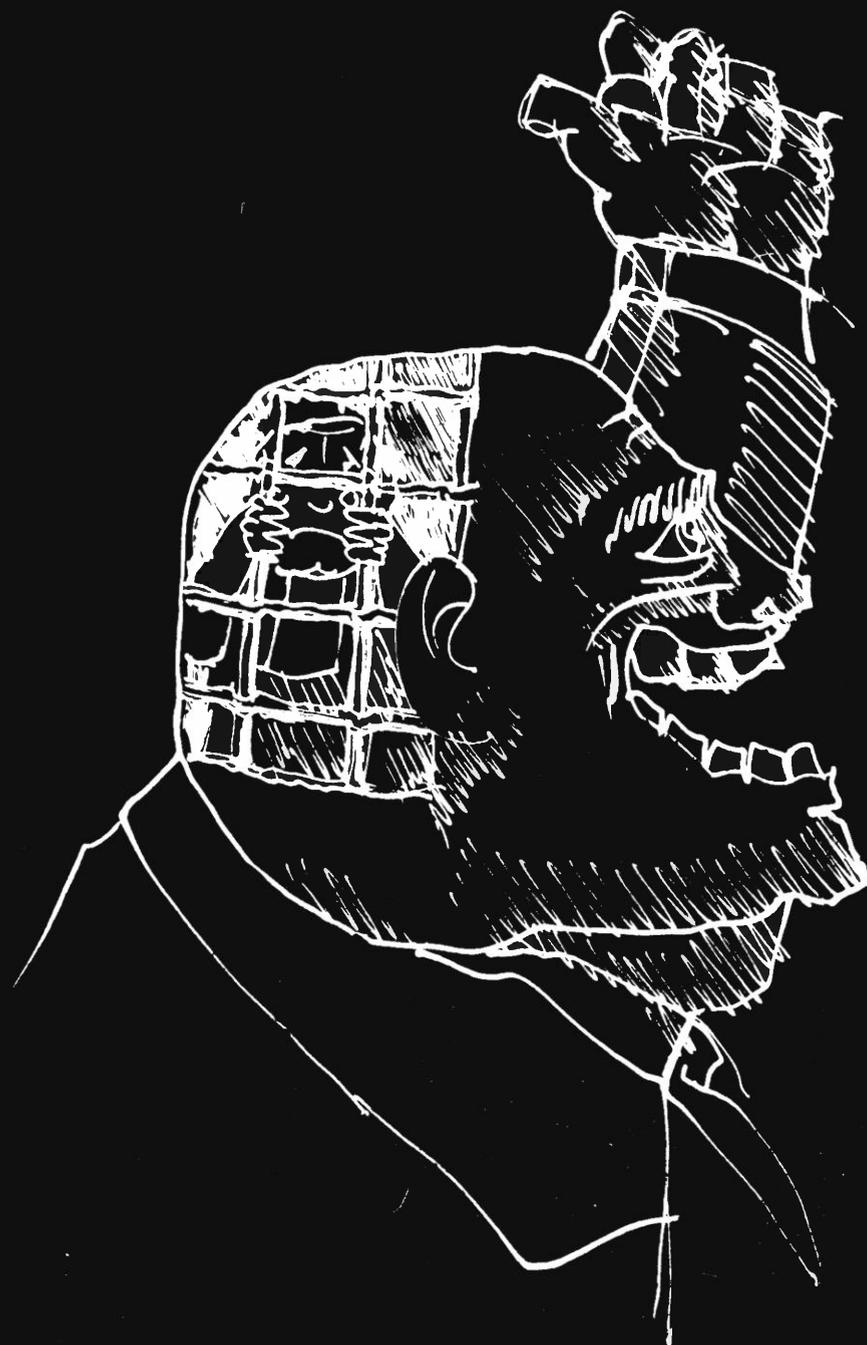
Ce qu'il faudrait dire au lieu de se retirer derrière l'écran des analyses, c'est notre rogne, notre fièvre, le hurlement de nos tripes qui ont mal, de nos têtes qui se cognent contre les murs de béton, le hurlement de nos cœurs qui disparaît sous le fracas des armes et des machines meurtrières. Seulement ça serait un cri de désespoir, un long cri d'agonie alors que nous sommes vivants, plus vivants que jamais. **NON ON NE VEUT PAS CREVER, ET ON SAIT CE QU'ON PEUT VIVRE, ON S'EN DONNERA LA FORCE.**

C'est comme ça qu'il faudrait parler, comme ça qu'il faudrait écrire sans perdre de temps à expliquer, mais ça notre monde mécaniciste et intellectualiste ne le comprend plus, ça le fait sourire de ce petit air supérieur, de celui qui n'a pas encore compris que c'est dans son dos qu'est braqué le fusil.

HELLAS !

A l'instant où nous mettons sous presse, des événements graves se déroulent à Athènes, les militaires qui avaient semblé faire patte de velours depuis la proclamation de la République entrent à nouveau dans la danse de mort qui leur est si familière. Le stade de la capitale grecque est transformé comme celui de Santiago, en camp de concentration pour étudiants contestataires et militants de gauche. On parle de plusieurs centaines de morts et notre gauche à nous, comme à son habitude, proteste. Le scénario est tellement traditionnel que vraiment on a même plus le courage de broncher : on tue d'un côté, on proteste de l'autre et toutes les bonnes consciences sont tranquilles.

Merde, la Grèce c'est comme le Chili une de ces zones marginales du capital, une de ces zones tampon où se résolvent NOS problèmes, ceux du capitalisme avancé. Pendant ce temps là, nous on rote dans nos bauges et on s'inquiète pour notre pétrole, on a bien raison d'ailleurs, car les événements d'Athènes sont une conséquence de cette crise du pétrole. Il faut que l'Europe se serre la ceinture, c'est une nécessité économique, mais comme nous n'en avons aucune envie, il faut bien que quelqu'un le fasse à notre place, la Grèce fait ça très bien. La Turquie aussi d'ailleurs, l'Allemagne vient d'interdire l'émigration d'ouvriers étrangers sur son territoire, or, l'essentiel de la main d'œuvre étrangère en Allemagne est turque, ce pays où les militaires aiment également à parader n'est pas près de sortir de ses difficultés économiques et politiques. Comme disait l'autre, la civilisation fait le bonheur des peuples.



POLITIK

Par quelle surprise, par quel miracle Jobert et Mitterand se sont-ils rencontrés l'autre jour à l'assemblée nationale, ils ont constaté ces deux énergumènes qu'au bout du compte il n'y avait qu'une seule politique étrangère possible, celle des intérêts du capital national. Il ne leur reste plus qu'à constater de la même façon qu'il n'y a guère non plus de différence entre leurs conceptions de la politique économique et sociale ou plutôt que là aussi il n'y a qu'une seule politique possible, celle des intérêts du capitalisme national, c'est-à-dire celle du bon sens, bon sens du système bien entendu. Le gag c'est que lorsqu'on exprimait ce genre de vue il y a encore quelques mois on se faisait traiter de tous les noms. Il n'y a qu'une seule politique, seul le choix des priorités diffère selon les hommes et selon l'état de leur foie ou de leurs nerfs. Pour nous le problème se situe donc entre politique et antipolitique (ne pas confondre avec a-politique).

ET IN ARCADIA EGO

Après que le FHAR ait quasiment disparu devant l'absurde de la constitution d'une sorte de syndicat des homo-sexuels, les petits crapauds d'Arcadie reprennent le flambeau et commencent à faire parler d'eux profitant de la publicité qu'on a fait à la chose. Quand on vous disait que non seulement ils sont réacs, mais qu'ils n'ont rien, mais alors rien compris. Baudry-Marcellin même combat.

Ceci dit, soyons pas méchants gratuitement, s'ils réussissaient à faire abroger les lois discriminatoires et les textes sur les détournements de mineurs sans parler de la reconnaissance du « concubinage » entre personne du même sexe, ça serait du pur réformisme mais ça pourrait rendre service à pas mal de gens tout de même. Mais sont-ils réformistes ?

LOLO

Une info amusante et qu'il faudrait vérifier, les fœtus de « laissez les vivre » ces anti-avorteurs à tout crin, ces cathos puants à la solde de Michel Debré et de ces « cent millions de Français », seraient financés par le trust Nestlé, célèbre fabricant de lait condensé et en pou-

dre. Vous êtes sûrs que Prénatal et Absorba sont pas dans le coup ?

A propos d'avortement, toujours rien de résolu à ce sujet, on va finir par en parler à l'assemblée, mais on a toute chance qu'il s'agisse encore d'une loi pénale.

Les femmes et les hommes sont toujours trop débiles pour décider eux-mêmes de leur vie. Aucune contraception efficace ne pourra être faite tant que la culpabilité continuera à naître de l'interdit.

Les deux premières semaines de décembre sont les semaines de lutte du Mouvement de Libération de l'Avortement et de la Contraception (MLAC) qui fait appel à toutes les bonnes volontés pour coller des affiches et distribuer des tracts.

S'adresser : MLAC, 34, rue vieille du Temple, Paris-3^e.

Téléphone : de 14 à 18 heures : 278-70-38.



APPEL AU PEUPLE

A propos, ça coûte vachement cher de pondre ce canard et on est vraiment pas riche, alors sans aller jusqu'à casser la tirelire, vous pourriez oublier de boire un whisky samedi soir ou vous dire que le paquet de gitane que vous allez acheter risque de vous coller un cancer du poumon et nous envoyer un peu de fric. Nous, on fume pas et on boit pas, quand aux petites femmse !!! ça dépend des goûts.



POUR INTELLECTUALOS

Quelques traductions intéressantes ces temps-ci, le vent souffle du côté d'où viendra la tempête. Le bouquin de Karl Korsch, l'Anti-Kautsky (la conception matérialiste de l'histoire) au Champ Libre. Chez Champ Libre également : L'essence du travail intellectuel humain de Joseph Dietzgen avec une préface de Pannekoek.

En 10/18, réédition de Castoriadis : Socialisme ou Barbarie, un énorme tas de volumes pour grosses têtes bien faites, deux déjà parus. La Société Bureaucratique 1 et 2. Réédition également en 10/18 des Grundrisse de Marx. Essentiel et indispensable.

Aux mêmes éditions qui prennent décidément le vent réédition ou plutôt traduction des principaux articles de Pannekoek, Mattick Rühle, Korsch etc., parus dans ICC, sous le titre « La contre-révolution bureaucratique ».

A signaler aussi, paru il y a déjà quelques mois, le très chouette « Miroir de la production » de Baudrillard en Casterman/Poche No 27 et Organisation anti-organisation d'Yves Stourdzé chez Mame collection de poche Repères No 5. Bien entendu en vente à Tractatus.

PROF A T

C'est le titre d'un bouquin paru chez Galilée qui a de fortes chances de passionner aussi bien les profs que les élèves et les étudiants. L'auteur, ex-situationniste très doué, devenu prof de philo dans une petite ville de province parle de son boulot, de ses élèves et les fait parler sans chercher à rien démontrer, très simplement, comme ça, et ça dit infiniment plus de choses que toutes les thèses savantes sur l'éducation ou l'anti-éducation en tout cas, nous on s'est vachement régalé, ça fait bien plaisir. Et puis merde, on est pas là pour lui faire de la pub, après tout, lisez-le ce bouquin, vous verrez bien.

NOTRE PROCHAIN SPECTACLE

Dans le prochain Numéro du FLEAU SOCIAL, un important dossier sur l'underground, la drogue et l'écologie, enfin, tout le fatras à la mode du spectacle ambiant y compris l'homosexualité et la folie, dernières découvertes du capitalisme boulimique. C'est dire qu'on va encore se faire des copains. Si on a pas trop la flemme ça devrait sortir vers le mois de mars, avec les premières pâquerettes.



ça c'est pas une pâquerette, c'est Sainte Thérèse de l'enfant Jésus qui se prépare à avoir la vision du jour. Lisieux fermés!

CHILI FAIS MOI PEUR

Allende est mort ; il avait tenté, paraît-il, d'ouvrir une voie nouvelle au Chili, d'amener au socialisme par les voies légales ; il a été abattu par le fascisme, malgré la résistance des travailleurs...

Ces mots, ces phrases, que signifient-ils ? Cette fameuse expérience, tragiquement anéantie par la violence, et qui, paraît-il, portait les espoirs des travailleurs chiliens, et du monde entier, a un air de déjà vu, et suscite le dégoût que provoque une entreprise faite au nom du peuple, idéal mort depuis longtemps, et du gouvernement populaire, mensonge mort-né de l'oppression.

Cette entreprise consistait à lancer le capital national chilien, contre la tendance du capital mondial qui recherche la division internationale du travail, et qui vouait le Chili au rôle ingrat d'extraire le minerai, sous sa façade démocratique, et malgré son air de république honorable.

Le gouvernement populaire refit donc ce qu'avait fait, avant lui, d'autres gouvernements populaires, et tenta de faire une place au soleil à cette merveille démocratique : le capital national chilien, grâce au peuple et pour le peuple.

La nécessité de garder intactes les classes moyennes obligea à toutes les misérables compromissions ; tandis que la fidèle armée démocratique et républicaine s'occupait des ouvriers en grève, le gouvernement populaire tremblait devant les ménagères de bonne famille.

Nationalisant le cuivre, le gouvernement populaire voyait fuir les capitaux et s'entasser son précieux cuivre, qu'il ne pouvait utiliser, et que plus personne ne voulait.

Reloquant soldats et officiers, le gouvernement populaire n'avait que de bonnes paroles pour les inutiles « pobladores ».

L'armée, étant du peuple, entra au Gouvernement. Les ouvriers, étant révolutionnaires, furent matés par l'armée du peuple.

Mais la leçon ne suffisait pas. Le président du peuple ne pouvait plus tenir, car son peuple ne voulait plus de lui. Son peuple, commerçants, cadres et propriétaires nationaux, le voyait incapable de régler vraiment la question des prolétaires. Le capital mondial, avide de faire de l'Amérique Latine un centre de production à bas prix, imposait un gage au peuple chilien : pas de développement autonome.

Voyant sa fin, Allendé sacrifia en partant les prolétaires, en leur disant : soulevez-vous, faites votre devoir, ainsi les commerçants, les cadres, les propriétaires nationaux resteront autonomes, et le peuple chilien gardera son indépendance nationale. Le P.C.

chilien s'abstint, et les organisations d'extrême gauche sortirent leurs armes.

Isolés par le P.C., déjà harcelés et marqués par l'armée du peuple au temps du gouvernement du peuple, agissant pour un but sans signification, ayant perdu la possibilité de s'insurger pour eux-mêmes, les prolétaires chiliens sont maintenant abattus, par l'armée devenue soudain fasciste.

Les gens de gauche, les amis de la cause du peuple peuvent se réjouir. Ils ont de nouveaux martyrs.

Mais on peut se demander : et si les prolétaires chiliens, rejetant les vieilleries populaires, avaient fait, à temps, le pas décisif en avant, où en serait le Chili.

« Qu'est-ce que le front populaire ? qu'est-ce que l'alternative de la gauche ? »

Le programme du front populaire, c'est de faire fonctionner l'économie grâce aux sacrifices des travailleurs : le capital sans les capitalistes.

Lorsque le capital est en crise, lorsque des adaptations difficiles sont nécessaires et que le prolétariat commence à faire parler de lui en se montrant tel qu'il est : révolutionnaire, alors que le capital laisse la gauche au pouvoir pour briser le mouvement d'autonomie du prolétariat.

Cependant, le programme de la gauche est irréalisable, pour le capital ; c'est poussée à son terme, l'accélération de la dévalorisation : aussi, dès la crise passée, la gauche doit-elle rendre le pouvoir, et retourner à l'opposition », pour préparer la prochaine contre-révolution (*).

Léon BLUM

(*) Extrait de *La légende de la gauche au pouvoir, Le front populaire, La Tête de Feuilles*, 1973.

PUTCH-TOI DE LA QUE JE M'Y METTE

● Sans avoir la prétention d'expliquer le coup d'état chilien en trois coups de cuillère à pot, il nous semble qu'il n'est pas nécessaire d'être un spécialiste de l'économie ou de la politique internationale pour comprendre en gros ce qui s'est passé à Santiago et en tirer les leçons qui s'imposent.

La connivence du gouvernement de Front Populaire avec le capital, où que ce soit, n'est plus à démontrer. La « gauche » n'est, c'est évident, que la gauche de la bourgeoisie et du capital international, une des alternatives à sa gestion.

C'est l'ensemble de ces alternatives qu'on appelle couramment **la politique**.

La question est de comprendre pourquoi le capital (pris comme système, bien sûr, avec sa logique interne, rien à voir avec le complot des « grands monopoles » cher à Marchais ou les histoires d'espions style CIA affectionnés des romanesques gauchistes, même si ça existe à un certain niveau). Pourquoi donc le capital, après avoir permis l'instauration d'un régime de « gauche » qui devait permettre de passer une phase particulièrement aiguë de crise économique l'a viré trois ans plus tard sans ménagement. C'est que tout simplement le triste Allendé n'avait rien résolu du tout, la crise était de plus en plus aiguë et la lutte de classe qu'on espérait étouffer en mettant la « gauche » au pouvoir reprenait de plus belle notamment dans les campagnes. C'est pour parer à l'échec de l'Union Populaire à briser les mouvements des travailleurs que l'armée du capital appelée au pouvoir a choisi la mitrailleuse pour en finir une bonne fois, croit-elle, avec cette lutte de classe qui empêche les capitaux de tourner en rond.

Si l'armée a pris le pouvoir, destituant le « gouvernement légal », c'est en fait pour lui épargner d'avoir à se salir les mains avec le sang des travailleurs, l'affrontement étant devenu inévitable. En quelque sorte c'est un service que l'armée a rendu à la « gauche » ; celle-ci pourra encore servir en cas de besoin. (N'est-ce pas Mitterand ?). **En se suicidant ou en se faisant assassiner par son vieil complice Régis Debray, déjà auteur du meurtre du play-boy Che Guevara**, Allendé s'est pris à son propre spectacle, les martyrs ça a toujours donné confiance.

Ceci posé, il faudrait voir en détail comment fonctionne cette petite machine à tuer.

Ça n'est vraiment un secret pour personne que le capitalisme se casse lamentablement la gueule, qu'il patauge de plus en plus, incapable qu'il est de surmonter ses contradictions. Surchauffe et inflation sont les deux plaies dont il n'arrive pas à se guérir et qui ne font que s'aggraver, partout, dans tous les pays du monde, quels qu'en soient les régimes politiques.

Les rivalités se font de plus en plus violentes pour caser sa petite marchandise. La surproduction permanente et la logique de la croissance des pays surdéveloppés condamnent les zones marginales du capital (les pays moins déve-

loppés et plus faibles comme, par exemple le Chili) à une tension violente et permanente et les maintiennent dans une crise endémique qui empêche que celle-ci ne devienne trop aiguë dans les pays riches. En somme, comme les grandes puissances se font la guerre par Vietnam ou Proche-Orient interposés, elles tentent de résoudre (mal) leur crise économique par pays sous-développés interposés. D'où l'accentuation constante de la pauvreté dans ces pays et les tensions sociales graves dans les zones médianes prises entre les deux tendances.

C'est dire que les pays développés et riches ne peuvent maintenir leur survie qu'en accaparant les marchés de ceux qui le sont moins, en écoulant chez eux leurs surplus inutilisables, toute leur merde, par la force si nécessaire. En quelque sorte par une économie de guerre permanente voire aussi par la guerre elle-même.

Pourquoi l'utilité de la guerre ?

Parce qu'il faut bien rentabiliser la fabrication des armes, les budgets d'armements sont prodigieusement élevés et improductifs. Pour les rentabiliser il faut bien que ces armes servent, qu'on puisse en fabriquer d'autres et reconstruire ce qui a été détruit. La récente guerre du Proche-Orient en est l'exemple flagrant. (1)

C'est là une des contradictions majeures de ce système et que celui-ci ne peut résoudre : le capitalisme est condamné à la croissance, pour ne pas s'asphyxier il doit produire toujours plus et la fabrication des armes qui empêche sur tous les secteurs de la production est un excellent moteur de l'économie à la condition toutefois qu'on n'entasse pas ces armes, mais qu'à la longue on s'en serve.

De plus en plus, dans une sorte de course, de fuite en avant, le capital s'engage dans des productions non rentables : gonflement des « services » et du secteur tertiaire entre autre et absurdité des productions dites de consommation. Il n'est qu'à prendre la bagnole par exemple qui, au départ, simple moyen de transport, est devenu un signe social, un bien de consommation, un nouveau « besoin » qu'on a généralisé afin d'accentuer la production alors que par ailleurs les dépenses que celle-ci entraîne en biens d'équipements, ponts et chaussées, travaux de réfection, assurances, destruction physique des personnes ou leur handicap définitif les mettant à charge de la société, sans parler de la pollution et des achats de pétrole à l'extérieur, sont de loin plus importantes que les bénéfices qui en sont retirés par l'économie ; mais il faut bien que celle-ci fonctionne. Que ferait-on de tous ces chômeurs, ma pauvre dame, je vous le demande ? L'autre exemple c'est celui du métro parisien qui coûterait beaucoup moins cher à la société s'il était gratuit, c'est une véritable fortune qu'on dépense en machines poinçonneuses et en contrôles.

Mais le capital aux abois cherche à parer au plus pressé, s'efforçant d'inventer des débouchés artificiels pour ne pas étouffer. On crée de nouveaux besoins

et d'un autre côté la concurrence exaspère les impérialismes qui se prennent à leur propre spectacle.

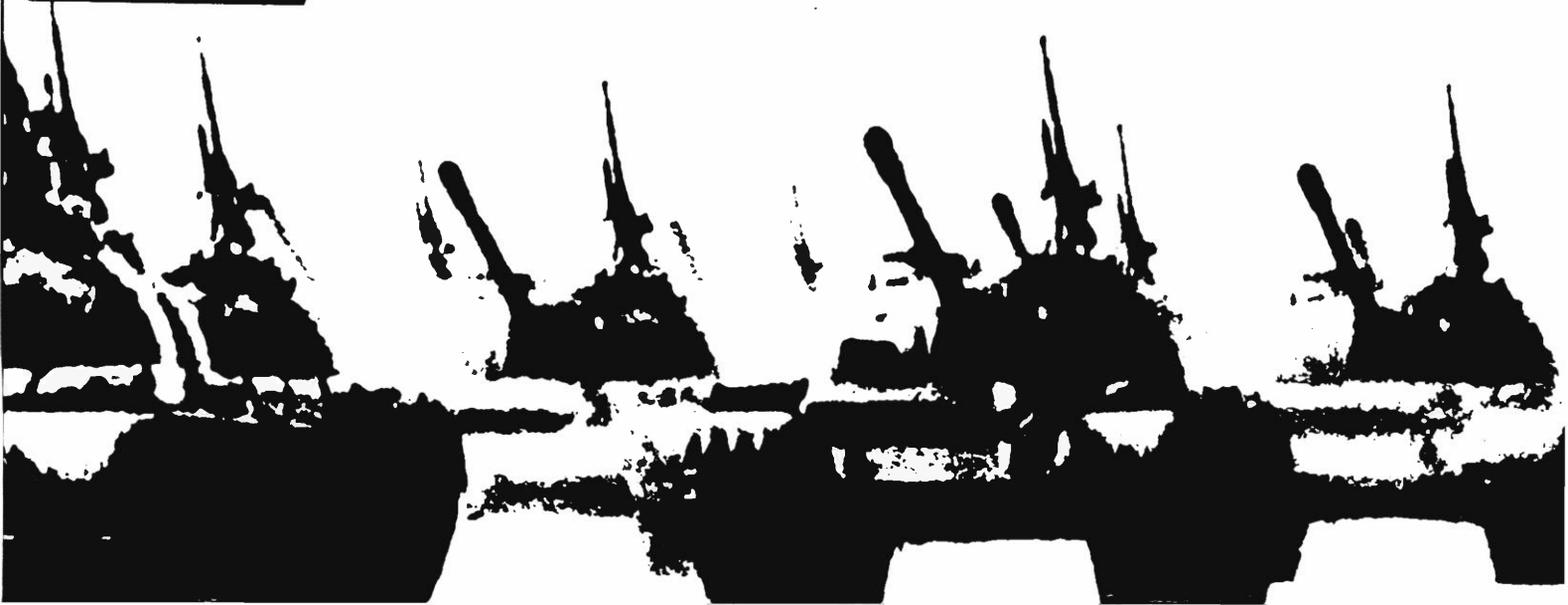
Les phénomènes de publicité, de mode qui permettent le renouvellement rapide ou la survalorisation d'un objet, le soutien à des secteurs non productifs, le gaspillage ahurissant et scandaleux ne sont que l'expression de cet affolement de la machine spectaculaire marchande où plus aucun plan d'austérité, plus aucune mesure technique, taxation ou blocage des prix, ne peut parvenir à enrayer la crise si ce n'est l'affrontement violent, la destruction massive qui permet de stopper le processus et d'utiliser le phénomène dans la reconstruction.

Il y a deux solutions à la crise du capital : la guerre généralisée ou la révolution totale. Il est évident qu'il refuse cette seconde hypothèse c'est pourquoi il s'applique à détruire la combativité de la classe ouvrière dans les zones où on ne peut l'amadouer par la consommation, la libéralisation des mœurs et l'enrichissement apparent. C'est ce qui s'est passé au Chili, c'est ce qui s'est passé sous une autre forme au Proche-Orient où la guerre a rendu bien des services aux économies en difficulté et n'en doutons pas, malheureusement, en rendra encore.

Il est évident que sur le plan économique, la politique de la junte ne peut guère être différente de celle de l'Union Populaire, elle ne peut qu'essayer de gérer la folle spirale du capital le mieux possible, ça n'empêchera pas la crise de s'aggraver, l'inflation de continuer, c'est une tentative de réponse comme une autre à un problème insoluble autrement que par les deux méthodes exposées plus haut.



Bien sûr Pinochet va rendre quelques usines nationalisées à leurs anciens propriétaires, bien sûr il va indemniser les propriétaires des grandes usines et des mines mais il y a fort à parier qu'il ne reviendra pas sur ces nationalisations-là car face à la crise, la tendance est au regroupement du capital, à sa nationalisation inévitable, c'est une des lois du système, les technocrates le savent bien, et l'armée ne peut qu'entériner leurs conclusions. La tendance est au capitalisme d'état, à la société cybernétique, à sa globalisation. La gérance de la crise est entre les mains des mêmes hommes, technocrates à l'ouest bureaucrates à l'est ou militaires ailleurs, qu'importent les différences, elles sont de basse politique, il y a là, avant toute chose, une contrainte objective du système.



LE FESTIN DES CHAROGNARDS



L'UP ou l'armée ça ne change pas grand chose si ce n'est pour les pauvres types massacrés, si ce n'est pour le prolétariat chilien qui est maintenant muselé pour un bon moment. La mystification d'Allendé n'a pas marché, il était logique que force reste à la loi (à la légalité capitaliste) par la force précisément.

Voir la main occulte de la CIA ou de l'ITT dans tous ça est sans doute vrai dans une certaine mesure mais c'est avant tout et surtout la main du **capitalisme global**, la logique du système qui a agi en l'occurrence. Le problème d'un « régime capitaliste » ou « socialiste » ne se pose pas en fait, les Etats-Unis collaborent parfaitement sur le plan économique avec l'URSS et même avec la Chine. Le seul problème c'est qu'Allendé n'était pas capable de faire tenir tranquilles ses prolos, Brejnev, lui, il sait, avec lui on peut causer.

Il ne s'agit là, somme toute, et n'en déplaise aux tristes consciences intellectuelles partagées, que du remplacement d'une équipe de gestionnaires par une autre plus combative qui saura s'efforcer de maintenir un masque devant la décomposition idéologique du système, qui saura renforcer l'appareil d'état et son contrôle et qui a su étouffer dans l'œuf le développement amorcé bien avant Allendé d'un antagonisme de classe et d'un mouvement révolutionnaire qui s'était manifesté notamment dans les conseils communaux des « campesinos » et une certaine prise de conscience chez les « sans-abri » des bidonvilles et les travailleurs des « cordones » qui renouaient de plus en plus devant l'encadrement du MIR et du PC et qui tendaient à s'organiser par eux-mêmes hors de toute structure traditionnelle.

C'est parce qu'il s'est montré incapable de juguler ces mouvements qu'Allendé a appelé l'armée au pouvoir.

(1) Il a été peu dit que si la crise a éclaté chez LIP c'est parce que la direction s'est vue contrainte de fermer le secteur « armement » de cette entreprise qui fabriquait des pièces de fusées utilisées au Viet-Nam.

Plus de guerre au Viet-Nam, plus de LIP !

● Ah ! les beaux jours ! les beaux jours en vérité que nous venons de vivre. Les beaux jours et les grandes heures, tout ce que la France et le monde, ne soyons pas chauvins, compte de gauchistes, gauchistes et autres gauchiards s'en est donné à cœur joie. On a causé. On a théorisé. On s'est agité. On s'est fait peur. BBBBBRRR les jolis frissons que voilà, c'est du frisson révolutionnaire ça ma bonne dame ou je ne m'y connais pas, du pur jus, estampillé, labellisé, modèle 36 modifié 68. **Enfin quoi, on existait !**

Fallait les voir les explicationnistes, les justificationneurs, nos superbes idéologues, la quequette en berne et la larme au coin de leur œil de crocodile, de jeunes crapauds défraîchis, jouissant de toutes leurs tripes devant les cadavres des ouvriers chiliens, ces prolos humiliés, massacrés, vaincus, désarmés, par l'ordure militaire, **la pègre armée mise au pouvoir par la « gauche ».**

Fallait les voir ces charognards, à chacun son petit morceau de Chili sanglant, à chacun son « le Chili n'est pas la France ». Ils étaient superbes, parfaits dans leur rôle de veuve éplorée, la sébille à la main, l'autre jour au marché Mouffetard, à la sortie de la messe, les cocos, les PSU, Rouge, Révolution, les Anars et les autres, les comités de solidarité divers, le carreau du Temple, le décrochez-moi ça de l'idéologie. « On brade m'sieurs-dames achetez-moi mon explication pas cher ». Zont même fait, les détritres, un beau festival tout plein culturel avec musique spectacle et tout le tralala, le cadavre se vend bien ces jours-ci, on a même pu toucher du doigt Isabelle la fille d'Allende venue tout exprès se faire admirer en orpheline.

On fait la quête pour pouvoir envoyer des armes à la résistance, pour faire quelques morts en plus sans doute ? Et puis résistance mon cul ! résistance y en a pas ou presque, Allende et sa clique avaient bien pris soin de désarmer idéologiquement le prolétariat et puis même s'il y en avait que pourrait une poignée d'idéalistes suicidaires armés de fusils contre les avions et les tanks ? A-t-on déjà vu quelque part une guérilla, une milice populaire venir à bout d'une armée moderne et bien organisée avec la CIA, les bérets verts et l'ensemble du monde capitaliste derrière qui plus est ! et quand j'écris monde capitaliste ça comprend aussi l'autre le prétendu « socialiste » qui s'en lave les mains, complice.

De quoi pensez-vous qu'ils aient causé le Brejnev et le Nixon lors de leur conférence au sommet : « Je laisse tomber le Vietnam, tu me rends le Chili. »

Non mais regardez là cette « gauche » qui crie au massacre, qui s'arrache les cheveux de douleur, qui s'étouffe d'indignation oubliant que c'est elle qui a appelé les militaires au gouvernement, oubliant qu'on s'entendait comme larrons en foire entre Pinochet et Allende, **que cette armée criminelle alors « armée populaire, torturait, perquisitionnait, arrêtait les ouvriers depuis longtemps déjà pour le compte de l' « Union populaire ».**

L'Union populaire c'est le meilleur moyen qu'ait trouvé le grand capital pour amadouer les masses, pour les faire taire et les briser. Ça a toujours été le rôle de tous les « Fronts Popus » : écraser la capacité de résistance du prolétariat, le détourner de ces luttes, le mystifier.

Le massacre de la classe ouvrière a toujours été le but de tout « front popu » avec la collaboration de classe dans la légalité, on sait ce que légalité veut dire, la légalité c'est la barbarie institutionnalisée.

Au Chili, jamais autant que sous Allende, les travailleurs n'avaient été exploités, réprimés, dénoncés. C'est la « gauche » qui a affamé les bidonvilles, c'est la « gauche » qui a réprimé les mineurs, c'est la « gauche » qui a appelé les militaires au gouvernement, cette « gauche » qui se prétendait le gouvernement du peuple, avec le peuple, contre le peuple.

La « gauche » en amadouant le prolétariat ça a pour rôle de gérer le capital en période de crise et la crise au Chili et dans toute la zone périphérique de la société de consommation est aiguë et constante depuis quelques années. Il y a pour le capital deux moyens de régler cette crise : la guerre directe comme au Vietnam ou au Proche-Orient ou le Front Popu qui mène également au **massacre de la classe exploitée seul moyen de désamorcer sa combativité.**

Toute fraction de la classe capitaliste, fut-elle la plus à gauche, la plus alléchante possible est irrémédiablement le fossoyeur du prolétariat.

Tous ceux qui ont apporté leur soutien, même critique à l'Union Populaire, tous ceux qui ont donné en exemple le modèle chilien, tous ceux qui ne l'ont pas dénoncé pour ce qu'il était, sont au même titre que les militaires, qui après tout font le boulot pour lequel on les paye, les responsables des massacres.

Communistes et gauchistes ne sont que la gauche du capital, sa bouée de secours, entretenir la moindre illusion à ce sujet c'est donner sa caution au massacre et au carnage. La seule unité c'est celle pour la destruction totale de l'Etat, l'abolition du travail et du salariat, l'auto-gestion généralisée de la vie.

Il faut les voir nos communistes, nos socialistes et nos gauchistes utilisant le cadavre, maniant le carnage, dissertant sur le massacre, trempant délicatement leurs mouillettes dans le sang frais, appelant à la défense de la « légalité » et de la « démocratie », prêts à recommencer tout de suite, maintenant comme à Santiago, à embrigader et à vouer à l'écrasement le prolétariat français qui commence à s'agiter un peu trop.

Si, le Chili c'est la France et pas seulement par la petite phrase de Galley nous rappelant qu'en cas de crise grave l'armée est l'ultime recours, brave Galley, on n'est pas plus clair, il suffit de lire les explications, les analyses publiées par tous ceux qui se prétendent concernés, des communistes aux anars en passant par les trotskystes et les maos.



rien dans tout ça qui dépasse la poudre aux yeux traditionnelle, aucune remise en cause réelle, **chacun se contente de dire comment lui il s'y serait pris pour arriver, n'en doutons pas, au même résultat.**

L'éternel dilemme de la fin et des moyens mais c'est pas sur les moyens, bande de cons grotesques, qu'il faut s'interroger mais sur cette fin précieusement.

Si le PC et le PS s'indignent c'est en réalité parce qu'on ne leur a pas laissé le temps de faire la preuve qu'ils pouvaient gérer le capital aussi bien que les capitalistes et mater la classe ouvrière aussi bien que n'importe quels centurions, ils ont tout de même des états de service : Jules Moch en France en 48, la Pologne, la Hongrie, la Tchéco, c'est vrai c'est pas juste ils se sentent frustrés, on a douté de leurs capacités de gardiens de l'ordre.

Pour ce qui est des petits soldats gauchistes, ces va-t-en guerre théoriciens et inconscients et bien, fallait tout simplement armer les masses. Les « grosses têtes intelligentes » de Rouge savent donner admirablement des leçons d'encadrement. Ils entendent être les conseillers politiques et militaires des têtes molles du « Front Popu ». Un seul mot d'ordre « résistance » qu'importent les massacres, eux, ils théorisent. Au fond, ce sont « les enfants terribles » de la gauche, que Marchais se rassure, en vieillissant ils s'assagiront, encore que, pour les débiles mentaux de LO, ça soit plus compliqué ils ont rien compris ; la mère Arlette Laguillier, dernière vedette des élections demande innocemment, la pauvre chère petite, à Marchais, de s'engager à désarmer la police et l'armée s'il arrive au pouvoir ! Rien compris, mais alors, rien du tout !

Et tout un chacun de se lancer dans une grande campagne de solidarité avec promenade dans les rues (devraient changer les itinéraires, on commence à connaître le quartier) à la traîne du PC et du PS, protestation, demande de non reconnaissance à la junte, minute de silence à l'assemblée et tout le fatras de l'impuissance arrogante, de la bêtise étalée.

Il est aussi intéressant de constater la propension étrange de tous ces zigotos dangereux à voir en l'occurrence la catastrophe plus catastrophique encore. On jonglait, on jongle encore avec le chiffre des morts. Celui qui en aura le plus grand nombre aura gagné le gros lot, ça fait « sérieux », la grandeur d'une cause, c'est bien connu, se mesure au nombre de ses martyrs. C'est la curée. C'est à qui en rajoutera comme par une sorte de masochisme, de complaisance macabre et de goût de la défaite. On a parlé de quartiers entiers rasés, le barrio Allegro notamment, qui aurait été bombardé on a même été jusqu'à donner des témoignages alors que le quartier est intact. On a publié que l'usine de la Sumar avait été le théâtre de combats sanglants et désespérés, on l'a décrite elle aussi comme totalement détruite, alors que le travail y reprenait normalement 8

jours après le putsch. Comme si ce qui s'est réellement passé à Santiago (1) et dans tout le pays n'était pas déjà suffisamment épouvantable pour alimenter l'horreur et l'indignation. C'est à croire que la « gauche » n'est à l'aise que dans le malheur, quelque chose comme une justification, une « punition divine » de sa carence, **une sorte de conscience ultime de sa saloperie**, elle en remet, elle se vautre dedans, elle jubile intérieurement, peut-être parce qu'enfin on lui donne de l'importance. Elle n'est elle-même que victime, c'est un délicieux frisson, elle jouit dans la douleur elle se sent vibrer devant le fascisme, elle est fascinée de tant d'audace, comme la bigotte devant le péché, elle adore se faire peur, ça évite de regarder la vérité en face, **on fuit dans le pathétique l'évidence de son incapacité et de sa trahison.**

Mais qu'on soit persuadé que toutes ces pleureuses, tous ces ergoteurs, ces théoriciens, ces encadrateurs et ces porte-drapeaux à la « conscience partagée » sont l'agent le plus dangereux du capital. Allendé était contre-révolutionnaire comme ceux du M'R ou d'Ajax, ces éternels détergents du prolétariat, comme le sont les souteneurs inconditionnels des Arabes, comme les tenants du programme commun et comme les thurifé-

raires de LIP qui, de toute façon, seront toujours les complices et les cocus d'un système qu'ils servent et se refusent à mettre en cause globalement parce que ce serait se remettre en cause soi-même. ♠

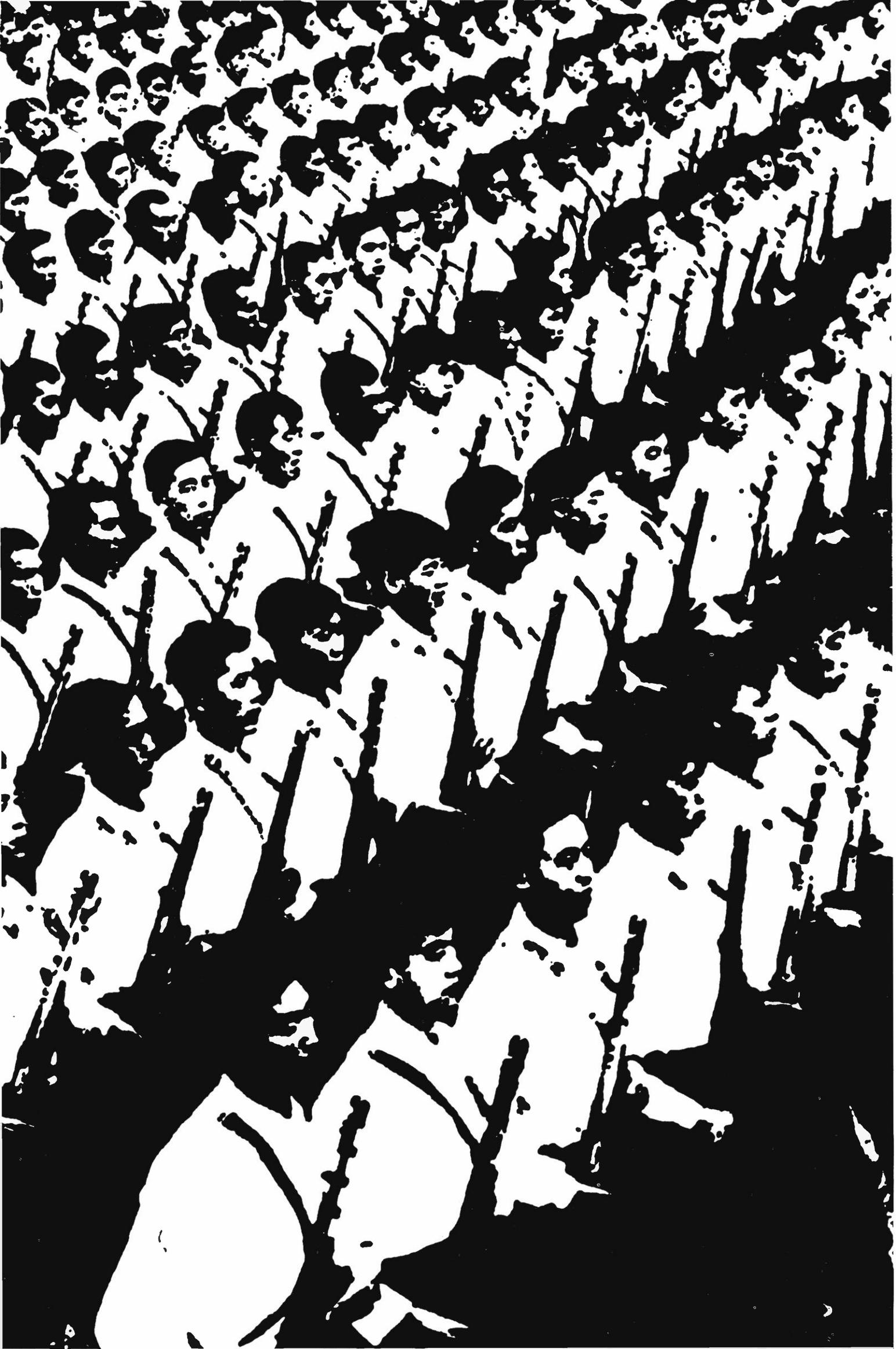
ROSA LUXEMBOURG

(1) On a un peu l'air de traiter les milliers de morts par dessus la jambe, il est bien certain qu'il n'est pas de mots pour décrire ce qui se passe là-bas, ce que sont les atrocités mais, précisément, l'appitoiement sur les martyrs ne doit pas nous empêcher de voir que le fusil est aussi braqué sur nous. Au Chili, c'est une logique imperturbable qui préside au massacre : tous les leaders et tous les sympathisants de l'UP qui n'ont pu s'enfuir seront passés par les armes. Tous seront tués pour tuer définitivement toute idée de rébellion du prolétariat, pour qu'il n'y ait aucun survivant pour transmettre le message. Les cris et les larmes n'empêcheront pas les militaires d'aller jusqu'au bout de l'objectif qu'ils se sont fixés, toute faiblesse serait pour eux un échec. D'autre part, et tant pis si ça choque, cette tuerie est bien pratique pour résorber le chômage par la liquidation des surplus gênants de travailleurs.









L'AN PROCHAIN A JERUSALEM

(1) Peut-on réellement parler de «peuple juif» quand celui-ci a été aussi dispersé et depuis si longtemps ? Il existe partout dans le monde des communautés juives, mais guère à mon avis de «peuple juif». C'est la religion et les persécutions qu'elle a entraînées qui a maintenu vif dans chaque communauté le sentiment d'appartenir au «peuple élu» en l'occurrence. Le sentiment d'identification est d'autant plus puissant qu'on se sent en minorité et ce sentiment s'est bien entendu exaspéré à la suite du génocide nazi et de l'éclatement des communautés d'Europe orientale qui s'en est suivi.

Juif, ça n'est pas une race, encore moins une nation, (1) c'est avant tout et essentiellement une religion (avec tout ce qui en découle) et comme toute religion, celle-ci est l'«opium du peuple», elle est condamnable et haïssable dans ses excès et son fanatisme. Son livre saint : le Talmud, rédigé tardivement vers 500, et il faut l'avouer, après les premières persécutions dues à l'intransigeance religieuse, est un ramassis de crimes racistes, une école de mépris et d'impérialisme où l'inégalité est érigée en dogme et qui fait l'apologie de la guerre, du meurtre et de la violence.

Evidemment et heureusement, en général, les «Juifs» n'ont pas appliqué le programme talmudique, on le leur aurait plutôt appliqué à eux, mais sans les justifier en aucune façon il n'est pas nécessaire de s'étonner des persécutions dont le judaïsme a été la victime partout, tout au long de l'histoire, c'est dans la religion, dans la religion seule avec son dogmatisme exaspéré, bête et méchant et qui rend con qu'il faut en chercher la cause, à l'origine.

Merde, les drames de conscience, il me semble tout de même inquiétant pour l'avenir du prétendu courant révolutionnaire qu'au milieu du concert partisan anti-israélien ou anti-arabe des uns ou des autres, de leur prétendue objectivité révoltante qui juge d'une guerre où meurent des milliers d'hommes jeunes dans des souffrances atroces comme d'une partie de foot-ball si peu de voix se soient fait entendre pour condamner le nationalisme d'où qu'il vienne, que mis à part les débiles qui causent de refoutre tous les «Juifs» à la mer il y en ait eu si peu pour affirmer bien fort que l'ETAT d'Israël n'a pas à exister, que les Américains, les Russes, les Polonais, les Allemands, les Français ou les Tunisiens déguisés en Israéliens ou en Mau-Mau n'ont rien à foutre au Moyen-Orient si ce n'est pour y être colonisateur, pour y établir la violence étatique, pour y représenter les intérêts du capitalisme international. Tout le monde ou presque semble accepter le fait accompli du coup de force sionniste, la nation juive est un mythe qu'il faut tuer comme celui de la nation arabe qui se crée en face. Ils ont fait couler trop de sang depuis 30 ans.

Mais il se trouve toujours des petits malins ou des sentimentaux qui ne veulent pas comprendre et qui vous répliquent à la suite de Golda Meir et de l'inénarrable Jean-Paul Tarte qu'après tout la terre du Moyen-Orient étant le berceau du «Peuple juif» chassé de chez lui, il a bien le droit d'y revenir. Certes tout un chacun a le droit ou devrait avoir le droit de s'installer où il veut, à titre individuel mais il faut faire remarquer que si les «Juifs» revendiquent la Palestine sous prétexte que les ancêtres de certains d'entre-eux en étaient originaires, ça remonte tout de même à près de deux mille ans, pourquoi, pendant qu'on y est, les Aryens, eux, ne revendiqueraient-ils pas les hauts plateaux d'Iran ou d'Afghanistan et pourquoi les Hongrois et les Bulgares ne revendiquent-ils pas l'Ouzbekistan, l'Azerbaïdjan, le Turkmenistan ou la Mongolie dont ils ont été chassés autrefois ? et pourquoi les Anglais ou les Allemands mécontents de leurs sort ne feraient-ils pas retour sur leur terre d'origine des environs de l'Oural etc. etc... l'argument historique ne vaut pas trippette, il n'est bien évidemment que le paravent du fameux «droit sacré» cher aux rabbins.

L'autre argument que nos pro-israéliens ou nos cœurs sensibles avancent, c'est «qu'il faut bien que les «juifs» aient un pays». Tiens donc, et pourquoi cela ? Etre «juif», c'est être l'adepte d'une certaine religion et il a déjà été démontré que les arguments raciaux ne tenaient pas, un Séphardim né à Tunis et un Askénazi né à Varsovie ou à Pétersbourg n'ayant en général plus la moindre caractéristique ethnique commune. Faudrait pas confondre nation et religion et puis, de toute façon, quand bien même, les nations ne se fondent en aucune façon sur les «races». Et puis merde quand on a la chance de pouvoir échapper à la patrie, cette ordure, et au nationalisme, cette saloperie, bah on en réclame pas. Z'ont qu'à se proclamer citoyens du monde.

La Palestine c'est la terre promise de la Bible, de la littérature comme son sous-produit l'« Etat Juif » de Hertzl, et puis zut ! Si on veut rentrer dans le détail fallacieux, les « Juifs » ne constituent qu'une minorité du peuple hébreux : 2 sur les 7 tribus d'Israël.

L'actuel état sionniste est dirigé par des Européens n'ayant en commun que leur religion (2), leur doctrine nationale-« socialiste », et la défense des intérêts capitalistes, des Européens qui pratiquent un racisme et une politique de classe indéniable vis à vis des « Juifs » d'origine orientale, des Européens qui n'ont rien à foutre là bas.

Et puis si l'on feint d'accepter la religion et la culture qui en découle pour prétexte, pourquoi les Mormons n'auraient-ils pas leur nation eux aussi, ou les quakers ou les adorateurs du nombril ?

Mais, me répond-on, ceux-là ont été persécutés en Occident, alors il faut bien qu'ils aillent s'installer ailleurs. Je ferais remarquer deux choses : c'est que l'établissement des Sionnistes en Palestine date de bien avant la guerre de 40 et les persécutions nazies (3), que seule une minorité s'est expatriée et que, d'autre part, cette minorité est également « persécutée » au Moyen-Orient. Les « Juifs » y sont à la fois persécutés et persécuteurs. Ça n'est qu'après une longue lutte de conquête ponctuée d'attentats atroces et meurtriers (l'Irgoun) (4) et ayant chassé ou mis en camps de concentration les Palestiniens que les Sionnistes ont obtenu de l'ONU en 1947 la constitution de l'Etat d'Israël, lequel a triplé la surface de son territoire depuis cette date (5).

L'Occident, en l'occurrence, s'est offert une bonne conscience à bon marché : « Puisque ça pose des problèmes chez nous, laissons leur le droit d'aller s'installer chez d'autres ».

La culpabilité traditionnelle des « Juifs » due à la religion : s'ils souffrent, s'ils sont persécutés, c'est pour expier les péchés d'Israël, est en train de se résoudre en s'efforçant de culpabiliser les autres, ça permet de faire passer n'importe quoi. Merde, le para juif, les camps juifs, la police juive, les tortures juives, le nationalisme juif et le capital juif, sont les mêmes que ceux des autres, rien à justifier, il n'y a pas de carnage juste, il n'y a pas de répression juste, pas de politique juste, il n'y a que des cons dangereux.

Il faudrait cesser de faire le jeu des Sionnistes en acceptant l'idée du peuple « martyr », pendant du « peuple élu ». Peuple élu, c'est du racisme et c'est eux qui ont commencé. A se dire qu'on est élu, qu'on a la seule vraie religion et que ceux qui n'y croient pas sont des crapules, on s'expose à tous les progroms ; on s'expose à l'extermination. Tout le reste n'est que prétexte. Moi, je suis pas élu, je suis le pauvre con qui se fait toujours entuber par les conneries de ceux qui se croient plus forts, plus malins ou plus martyres, je suis pas plus quelque chose, je suis comme tout le monde et j'en ai marre qu'on m'impose des « plus ».

C'est vrai ce sale con d'Hitler, il a tout emmêlé, tout brouillé, tout mêlé, il a fourni le plus chic des alibis à tous les rabinocrates empapillotés à tous les capitalistes armés (6). Merde, le nazisme en quelques années s'est livré à un génocide qui n'a que peu de précédents, du moins en Europe ; n'oublions pas tout de même le massacre des indiens des Amériques (sous le signe de la Bible, tiens tiens !), le massacre des Arméniens par Lénine, Attaturk et Reza Chah, les massacres de Mao au Sin Kiang et au Tibet sans causer du massacre économique et armé de l'ensemble du tiers monde, bien pratique pour résoudre nos petits problèmes. Pour en revenir aux colonies de vacances de tonton Adolphe là non plus, les « Juifs » n'en ont pas été les seules victimes, qu'est-ce que c'est que cette façon de tirer la couverture à soi, tous les pauvres mecs qu'avaient rien de particulier si ce n'est qu'ils se trouvaient là, tous les Tziganes, les communistes et les homosexuels. Ceux là on en parle jamais, ils ne figurent pas dans les statistiques, pas dans les livres d'histoire, ils n'ont pas, et heureusement, de monument expiatoire pour se régaler de cadavres, il ne faut pourtant pas oublier que si les « juifs » étaient contraints de porter l'étoile jaune, les homosexuels eux devaient aborder un triangle rose et que des centaines de milliers d'entre eux, sans doute plus du million, sont morts dans les camps. Pourquoi les homosexuels également persécutés tout au long de l'histoire, martyrisés pour leurs goûts, tenus à l'écart, accusés de toute sortes de crimes grotesques, et ce, par la civilisation judéo-chrétienne, ne réclameraient-ils pas eux aussi un état, le même précisément, avec pour capitales Sodome et Ghomore ? Curieusement là, chacun s'accorderait pour trouver cela grotesque, et pourtant...

Pour en finir une bonne fois avec ce point d'histoire, n'oublions pas que la Bible est le premier livre d'Histoire, terminons-en avec l'alibi du « peuple martyr », tous nous sommes des peuples martyres, tous nous avons été chassés de nos terres d'origine, nous venons tous d'ailleurs et toutes les religions ou presque ont été persécutées, pas seulement la reli-

(2) Encore que la plupart soit en réalité athée, ce qui est un comble.

(3) Déjà en 1937, Abner Barnatan, dans le No 4 de la revue ICC dénonçait : « Les chemises brunes du sionisme ». N'oublions pas qu'avant 1936, les sionnistes flirtaient allègrement avec Mussolini.

(4) On m'objecte que l'Irgoun était « minoritaire » et désavouée par l'Agence Juive, laquelle entendait coloniser la Palestine d'une manière plus traditionnelle. En quelque sorte le coup de la carotte et du bâton.

(5) C'est sans doute par gratitude envers cet organisme que l'Irgoun, en 1948, a assassiné Bernadotte, le délégué de l'ONU au Proche-Orient.

(6) L'extermination des « Juifs » par le capitalisme allemand exacerbé entre 1933 et 1945 n'est pas réellement un phénomène raciste, il s'agit avant tout d'un phénomène économique : de la liquidation d'une partie de la classe moyenne allemande et de sa transformation en main d'œuvre gratuite. Avant d'entamer l'extermination massive dans les camps, les Nazis avaient fait des offres de « vente » de cette main d'œuvre aux alliés qui n'en ayant pas l'usage, ont fait taire leurs prétendus sentiments humanistes. Voir à ce sujet l'excellente brochure publiée par les copains du « Mouvement Communiste » : Auschwitz ou le grand alibi. On peut se procurer ce texte à la librairie Tractacus ou en écrivant à G. Dauvé, BP 95, 94600 Choisy-le-Roy.

gion juдаique. Non à la capitalisation du martyr. Non les « Juifs » ne détiennent pas la palme, il y a sûrement eu autant de Mazdéistes, de chrétiens, de protestants sans parler des Cathares et autres Vaudois qui ont été massacrés, la seule différence c'est que les judaïstes en font une des bases de leur dogme : Peuple élu, ils expient leurs péchés (si c'était vrai, les pauvres, ils n'auraient pas fini d'en baver avec ce qui vient de se passer). C'est écrit en toute lettre dans le Talmud : ils sont destinés à souffrir d'abord et à régner sur le monde ensuite. Les rabinocrates ont toujours systématiquement refusé toute intégration à la population au sein de laquelle ils vivaient même lorsque celle-ci ne les persécutait pas (7). Mais il existe aussi, et ceux-là on les oublie car ils n'ont plus le droit à l'appellation contrôlée, des millions de « Juifs » intégrés dont certains ont même totalement oublié leurs origines, tout comme M. Dupont a oublié que ses ancêtres se promenaient à dos de chameau quelque part dans le Khorassan et adoraient le dieu Aoura Mazda (ancêtre de toutes les religions monothéistes soit dit en passant) à l'époque où les ancêtres de Moshé Dayan et les miens se foutaient sur la gueule (déjà) avec les Philistins et autres gentils ancêtres des actuels palestiniens.



En parlant de « juifs » et d'Arabes on oublie que dans ce conflit comme partout ailleurs, ce sont des milliers d'ouvriers, de paysans, Ki boutzim ou fellahs exploités et minables qui se cassent la gueule, qui meurent par milliers, vous avez vu ces photos, ces images à la télé, des cadavres, des milliers de cadavres qui se décomposent, mutilés, broyés sous le soleil et la poussière du désert, vous avez vu ce sang en face ? Vous avez senti son odeur, cette odeur de charnier ?

Ce cauchemar, c'est l'affrontement de deux impérialismes, l'affrontement des armes les plus sophistiquées de la panoplie internationale, ce qu'on fait de mieux, de plus fiable dans le genre machine à tuer. C'est pas Rotchild ou Bloch Dassault qui la prennent sur la gueule, la rocket, eux, ils empochent les bénéfices comme tous ceux qui gouvernent au nom des peuples, à Wall Street, à Londres, Paris et ailleurs, sans oublier les bureaucrates de Moscou. Le petit juif comme le petit arabe, comme le petit n'importe quoi mon frère, lui, il est toujours le cocu, la victime, celui qu'on utilise et qui meurt au front. Ça a l'air tellement con d'être obligé de répéter ça une fois de plus. Ce prolo-là c'est celui à qui on dit comme ce général israélien interviewé à la télé l'autre jour : « Dieu est avec nous », étrange pendant au « Gott mit uns » des blonds aryens d'Adolphe. C'est aussi au même qu'on a toujours dit : « Le travail rend libre » (8).

Sans vouloir s'acharner plus particulièrement sur Israël, mais c'est de son existence que vient en apparence le problème, il convient de savoir malgré la propagande mensongère de la mère Meir qui n'a pas eu peur de déclarer, la vieille ordure, « qu'après tout les Arabes avaient bien besoin des leçons économiques d'Israël », que l'Etat d'Israël précisément n'est pas viable, que, malgré l'aide massive, les « droits de réparation » versés par l'Allemagne et le racket : les dons plus ou moins forcés des « Juifs » du monde entier, sa dette extérieure est énorme, quelques 500 milliards de dollars, dès avant cette guerre.

Israël ne produit que des fruits et légumes, ça n'est pas avec des pamplemousses qu'on construit l'économie d'une « nation moderne et industrialisée » même lorsque ces « pamplemousses » sont le surnom des bombes à billes larguées sur Damas.

Il paraît que les sionnistes ont réussi à faire d'un désert un jardin, c'est vrai, mais c'est aussi et surtout le dollar qui a arrosé le jardin.

En réalité l'Etat d'Israël est un état parasite, (en cela il diffère peu des autres états), installés par la force et par la violence, maintenu par la force et l'argent du capital. Aucun « état » n'appartient à aucun « peuple », marre de cette merde idéologique, marre de la « juste lutte » des peuples, du « juste droit » à massacrer le voisin, aucun état ne peut échapper à la logique de l'impérialisme et du carnage. C'est au nom du capitalisme de droite ou de gauche qu'on s'étripe au Moyen-Orient, c'est au nom de l'impérialisme américain déclinant et de l'impérialisme « soviétique » montant qu'on meure.

Le seul vrai problème, le fond de la question c'est qu'on meure quel que soit le prétexte de cette boucherie pour que le dollar puisse remonter sur les places financières de Londres, Paris, Nouillorque ou Francfort, pour que les navires de guerre « soviétiques » puissent franchir le canal de Suez et prendre les chinetoques à revers, c'est qu'on meure pour essayer les nouveaux armements, pour confronter l'efficacité des missiles américains, russes, chinois ou français, la fiabilité des circuits électroniques, par Mohamed et Levy interposés, on répète la troisième guerre mondiale,

(7) Mais vouloir expliquer le « problème juif » par les seules particularités des « Juifs » est stupide, ce ne sont pas les « Juifs » en tant que Juifs qui ont été persécutés depuis la fin de l'époque féodale, c'est-à-dire depuis l'expulsion des communautés espagnoles en 1492 mais une minorité comme n'importe quelle autre, le fameux volant de sécurité qui sert à équilibrer le système économique bourgeois. Ce sont les « Juifs » eux-mêmes qui créent le « problème juif » qui n'a en réalité rien de spécifique.

(8) C'est l'inscription d'un humour macabre qui ornait le portail d'entrée du camp d'Auschwitz.

cette guerre dont le capitalisme a besoin pour se sortir de l'ornière dans laquelle ses contradictions le précipitent.

L'état d'Israël c'est le pied de l'impérialisme et du capitalisme américain et international sur la terre du pétrole et au bord de la méditerranée, la tête de pont face à l'impérialisme et au capitalisme étatique des nouveaux tsars moscovites.

Toutes les « bonnes raisons » religieuses ou territoriales qui bernent les gogos ne sont que l'instrument de cette ignoble machine de mort.

NON, ISRAEL N'A PAS DROIT A L'EXISTENCE. Pas plus d'ailleurs que n'a droit à l'existence toute forme étatisée, répressive et exaspérée d'organisation sociale (9).

Non à tout nationalisme.

A bas l'Etat.

Il n'est pas question évidemment de se laver les mains en renvoyant dos à dos les fils prétendus de Jacob et d'Ismaël mais il faut voir contre les crétins débiles qui soutiennent les arabes, que le progressisme et le « socialisme » Irakien ou Egyptien ou Lybien ou... ne sont que des mots qui s'accordent à merveille avec nationalisme et répression, qu'ils sont l'expression d'une autre voie du capitalisme. Il n'y a pas de « plus justes » ou de « plus responsables », il suffit de voir quel rôle jouent Koweït ou l'Arabie Séoudite du roi « fesses sales », états capitalistes et religieux autant qu'Israël et qui doivent leur prospérité, du moins celle de leurs princes, au commerce du pétrole. Ça t'est déjà venu à l'idée de te demander l'origine de l'essence qui sert à faire marcher les avions et les chars israéliens ? Sans parler de la Lybie phalocratique et coranique de l'autre parano de Khadaffi qui, il y a peu encore faisait des faveurs aux tarés d'Ordre Nouveau et du MSI.

Au bout du compte, cette guerre, épisode de la troisième guerre mondiale est l'illustration évidente des deux impérialismes qu'a prétendu dénoncer Boumédiène à la conférence d'Alger. En aidant les arabes, le National-Bolchévisme entend tout simplement renforcer ou reconquérir les positions devenues précaires ou perdues à cette conférence des Non-alignés. C'est la présence militaire et économique des « soviétiques » en Méditerranée et dans le tiers monde islamique qui est en jeu.

Il faudrait que tous ceux qui se sentent partie prenante dans ce massacre, que tous ceux qui se laissent embobiner par les grands mots et les grandes idées regardent réellement ces quelques kilomètres de désert où depuis 30 ans les impérialismes dépensent cent fois plus de fric pour tuer un fellah ou un ouvrier que celui-ci aurait pu en gagner dans toute une vie de travail, cent fois plus de fric qu'il aurait été nécessaire pour que celui-ci vive dans l'opulence, mais l'ouvrier, le fellah ou le réfugié, le capitalisme s'en fout, l'impérialisme s'en fout, les idéologies et les idéologues s'en foutent, tous ceux pour qui une belle phrase creuse vaut plus qu'une vie humaine s'en branlent, ils sont les sergents recruteurs de toutes les guerres, ils sont déjà nationalistes, gauchistes, communistes, les sergents recruteurs de la prochaine, ils sont les tueurs à gage du capital, au Moyen-Orient comme au Viet-Nam comme au Chili.

La crise qui se consume au Moyen-Orient c'est la crise à son échelle des capitalismes tels qu'ils ont été définis dans leurs limites territoriales à Yalta. Le seul vaincu dans cette affaire, s'il ne prend pas très vite ses propres problèmes en main, s'il ne tue pas ceux qui veulent le tuer, c'est le prolétariat. Ce sont les Palestiniens, victimes « négligeables » comme les jeunes Sabras de ce règlement de compte au sens réel du terme.

Aux dernières nouvelles, malgré les dénégations de la mère Meir, il serait question de reprendre les conclusions du rapport Peel qui date de 1937 ! et de refiler un territoire aux Palestiniens, toutes les salopes y trouvant leur compte, ça fera un état de plus dans les balkans du coin, un nationalisme de plus, un acheteur d'armes de plus. Il serait d'ailleurs temps qu'ils prennent leur décision, les onusiens, parce qu'au train où ça va, les Palestiniens sont vraiment les derniers des Mohicans, quand ils seront tous morts, faudra trouver un autre prétexte.

BEN GOURION

(9) Extrait d'une lettre envoyée par un ami algérien : « Il est clair que ceux qui prétendent combattre l'impérialisme et le sionisme n'en font absolument rien. En réalité, leur anti-impérialisme est dirigé contre les « masses » exploitées dans la mesure où il ne sert qu'à consolider le bloc des classes. Ces guerres servent également Israël qui peut ainsi, grâce à elles, résorber les crises fréquentes qui la secouent.

Tous les états arabes (« réactionnaires » ou « progressistes ») sont soumis à l'impérialisme russe ou américain. Il a en effet suffi que les USA et l'URSS interviennent pour faire cesser le conflit armé. Ces derniers ne peuvent pas tolérer une prolongation du conflit qui risquerait de radicaliser les « masses » et donc qui remettrait en cause l'équilibre dans la région. Ceci montre bien en fait prolétariat, contre le communisme, que la détente est dirigée contre le

Enfin, le problème palestinien, tout comme le problème juif, est un problème SOCIAL qui ne peut être résolu qu'internationalement, c'est-à-dire révolutionnairement. La destruction de l'Etat d'Israël passe par la destruction de tous les Etats. Toute autre solution ne peut être que bâtarde.





LIP L'HEURE DE GLOIRE

● Pour ne pas changer on va encore se foutre tout le monde à dos mais ya pas de raison qu'on dise pas ce qu'on pense, nous on a pas de religion ouvriériste, rien à foutre si ça plait pas :

LIP : Beurk !

Ça veut dire qu'on est pas du tout partie prenante dans l'histoire, simplement la façon dont ça s'est déroulé illustre comme si ça avait été fait exprès, ce qu'on pense du syndicalisme et de la fausse conscience de classe : Merci Giraud, merci Mesmer, merci Piaget, merci Séguy, merci tout le monde !

Pas la peine de refaire l'histoire du conflit, tout le monde connaît. Entre la grève et le carnaval gauchiste que s'est-il passé ? C'est ce qui est important et aussi, bien sûr, la réaction des ouvriers face au dictat de Giraud-Mesmer-Séguy-Maire l'attelage folklo de l'exploitation.

Quand on regarde de près l'histoire de ce conflit, on s'aperçoit qu'en fait LIP, il en a été très peu question, ce dont il a été question par contre, c'est de ce que pensait Machin ou Truc de LIP, c'est tout à fait différent, on a assisté à la récupération, à l'appropriation d'une lutte par les instances syndicalistes et gauchistes, c'est-à-dire par l'aile marchante du capital.

L'apologie de LIP cache son étouffement.

Marcellin n'a rien compris, contre la classe ouvrière, les gauchistes font nettement mieux que les CRS, laissons, donc s'entraîner nos apprentis Allendé.

Ah ! ils ont mis le paquet nos blondinets, nos jolis minets militants avec leur sourire enjôleur : « Dis, t'as pas cent balles pour les travailleurs de LIP ? ».

LIP ? Ces grévistes d'un nouveau genre qui, non content de préserver l'outil de travail, l'instrument de leur alienation pour le prochain patron (ce dont le patron les a vivement félicité) ont même continué à bosser et à se payer comme si rien était et à faire croire que l'usine marchait comme ça, toute seule, ce qui a permis à tous nos congestionnés de la cervelle de se défouler dans un grand crédo sur l'autogestion. Escroquerie, escroquerie criminelle qu'il a bien fallu démasquer parce qu'autogestion, mon cul. Lip, c'est tout sauf l'autogestion de la production, l'autogestion de la misère généralisée, l'autogestion du spectacle sordide du travail. L'autogestion, mes fumiers, Ceyrac il est pour, il l'a dit.

A LIP on a continué à monter des tocantes, au ralenti vu qu'il n'y avait plus de contremaitre ni de patrons pour faire chier et foutre des coups de pieds au cul des ouvriers, à fabriquer des montres avec les pièces détachées déjà usinées et payées par le patron. Ya un monde. Et puis faudrait pour que tout soit clair, préci-

ser que les montres qui ont été vendues provenaient pour une bonne part des stocks de la société et c'est là que ça commence à devenir intéressant et nouveau. C'est que pour la première fois en France, du moins à cette échelle, les travailleurs d'une entreprise sont entrés **banalement et d'un cœur léger** dans l'illégalité la plus totale. Leur originalité c'est pas qu'ils aient continué à vendre leur force de travail en circuit court, c'est pas que pour tenir le coup au patronat ils se sont emparés des stocks et les ait commercialisés à leur propre compte, l'intérêt c'est qu'ils aient été largement approuvés et soutenus par la classe ouvrière toute entière, ce qui n'a pas manqué de donner des bouffées de sueur froide à Séguy, non mais où on va, je vous le demande ? L'important c'est que ça se soit fait banalement, naturellement, l'important c'est le mouvement qui s'est dessiné à la mi-août, où les entreprises de la région ont réagi en chaîne, où les ouvriers brutalement venaient se cogner au dur buisson de murs des CRS démontrant par là, face à l'isolement et au corporatisme défendu par les syndicats, la sensibilité collective de la classe en dehors de toute légalité, en dehors de tout cadre préétabli. Malheureusement, tout ça a été très vite remis « à sa place » par le « réalisme » et le « langage responsable » des syndicats, ces crapules.

La seule vraie originalité, la seule vraie nouveauté à LIP c'est qu'ils ont fini par dire merde à tout le monde, merde aux syndicats qui s'essouffaient à les suivre et à essayer de les encadrer, c'est valable aussi bien pour la CGT franchement patronale que pour la CFDT, gauchiste plus subtile qui a toujours mené la négociation, merde à Mesmer, merde à Giraud. Et du coup les encenseurs, les laudateurs populistes ayant fini leur sale besogne se sont retirés, laissant les LIP tous seuls étourdis, perdus, entre les mains d'un gouvernement qui n'a plus qu'à les cueillir et qui n'a plus aucune raison de leur faire de la peine, ils ne représentent plus rien, ils ne sont plus rien. On a gonflé et passionné à vide, c'était le but.

LIP aurait pu être le point de départ d'une vaste prise de conscience d'un vaste mouvement qui répondait parfaitement à la crise du capital incapable de se dominer il pouvait être ce fameux petit pas de côté cher à Gebé, alors pour empêcher ça, pour empêcher ça à tout prix, on a fait de LIP un modèle, un exemple pour mieux l'isoler, on l'a sorti de la masse, on l'a loué, on en a fait à longueur de discours et de colonnes une apologie grotesque, on a dit sur LIP tout et n'importe quoi, se gardant de la moindre analyse sérieuse et de la moindre position critique. On en a fait le « porteur des aspirations de la classe ouvrière » pour l'empêcher

d'agir par elle-même, pour détourner sa prise d conscience, et puis on l'a lâchée après l'avoir élevée au pinacle on a laissé tomber et il ne reste plus que 1500 pauvres types et pauvres filles, sans doute plus ou moins ir-récupérables, qui ressentent confusément l'impression d'être passé à côté de quelque chose d'important, quelque chose qui a disparu dans le carnaval gauchiste qui a disparu sous les fleurs, les encouragements et les belles phrases, quelque chose qu'à Lip en tout cas, on ne retrouvera pas.

Mais ça c'est du domaine de l'ex-trapolation parce qu'en fait à aucun moment les LIP n'ont dépassé la revendication purement corporatiste, ils n'ont fait que réclamer un patron malgré ce que prétendaient les gauchistes tendant d'acréditer la thèse que l'usine peut marcher sans patrons, sans capitalistes, en somme l'usine « humaine » où il ferait bon travailler. Bande de cons, vous pigez pas que se vendre à soi-même, sa propre force de travail c'est toujours travailler, la seule différence, c'est qu'on s'exploite soi-même, qu'on s'exploite les uns les autres, tu parles d'un pas en avant !

A LIP, malgré « l'exaspération » de la lutte, aucune tentative n'a été faite pour apporter la moindre solution, pour envisager même une possibilité à la crise du capitalisme qui frappait à travers cette entreprise et à travers bien d'autres. Ça n'est que l'illustration de ce qu'on expliquait dans notre No 2 un épisode de la lutte à mort que livre le grand capital international et scientifique, le néo-capitalisme comme on l'appelle contre les moyennes entreprises condamnées à la disparition, cette disparition est le seul moyen de survie du capitalisme qui doit à tout prix trouver de nouvelles rentabilités, de nouveaux débouchés par d'autres méthodes, qui doit se regrouper et s'internationaliser pour survivre face à ses propres contradictions.

C'est que la classe ouvrière dans son ensemble ressent confusément depuis quelques années, elle renifle un point de rupture quelque part d'où la reprise actuelle de la lutte de classe sous une forme plus sauvage. Mais là encore ce n'est que l'expression de contradictions et de conflits très localisés, le but de la société capitaliste étant à longue échéance de supprimer, de fondre les classes sociales, de les impliquer dans le processus de production, totalement et à égalité. En réalité plus le temps passe, plus le système s'installe, prolos et bourgeois disparaissant dans une seule et même classe, exploitée et exploitée, sans différenciation majeure si ce n'est la qualification et le mérite, le salariat, c'est-à-dire la barbarie institutionnalisée. L'affrontement décrit par Marx, cette fameuse dialectique, se déplaçant, abandonnant le champ social unifié pour devenir une contradiction, un antagonisme entre science et capital, du

moins dans la phrase de transition que nous abordons actuellement où la science de la gestion du « capital commun global » condamne à la disparition toute une partie du capital et de son fonctionnement, au nom de l'écologie, au nom de la sociologie, de la psychologie. LIP ça n'est pas les ouvriers contre les patrons, on a vu qu'au contraire ils réclamaient un patron, c'est la gestion scientifique, la rentabilité mise sur ordinateur confrontée à la société dans son ensemble, c'est-à-dire à la société capitaliste traditionnelle. Il ne s'agit pas là le moins du monde de lutte de classe même si la nature et l'expression du conflit en revêtent l'allure.

LIP en est l'exemple, mais aussi un exemple limite car les gardes-chiourme du capital : syndicats et gauchistes veillent, car cette combativité croissante, cette exaspération de la classe ouvrière qui sent bien qu'on est à une charnière, à un choix décisif entre le socialisme ou la barbarie, cette combativité est tenue en respect par tous les encadreurs professionnels de prolétariat et maintenue dans d'étroites limites qui sont celle de l'usine ou de la corporation, une volonté d'isolement, de repli sur des objectifs précis qui ne résolvent rien, bien entendu, mais désamorcent momentanément la lutte, même si celle-ci, dans des cas extrêmes, débordé, tente un début de généralisation, elle est très vite reprise en main par tous les moyens dont l'isolement par l'apologie a montré à LIP qu'il était un truc excellent.

Mais pourquoi au lieu d'enterrer la lutte et de forcer plus ou moins les ouvriers à accepter les conditions du capital, les syndicats ont-ils suivi, ont-ils refusé le démantèlement de l'entreprise, pourquoi les syndicats s'acharnent-ils à défendre l'arché-capital contre le néo-capital ?

Parce que les syndicats sont fondamentalement réac et que la victoire prolétariat-capital, c'est-à-dire le face à face prolétariat-Etat, ce qu'ils ne veulent à aucun prix, entendant conserver leur petite importance de trait d'union, de médiateur, ils entendent conserver leur bifteck. La garantie de l'emploi est, pour les syndicalistes, la garantie de leur emploi, le non démantèlement des entreprises, le non démantèlement de leur pouvoir, parce que de ce face-à-face sortirait inévitablement l'affrontement, un affrontement qu'ils ne sauraient contrôler. Les syndicats ne peuvent que défendre le statu-quo, ce sont des marchands d'esclaves qui s'efforcent d'obtenir le meilleur prix pour leur marchandise.

C'est pourquoi gauchistes et syndicats chacun à leur manière, ont étouffé la lutte, Piaget, point de rencontre des deux tendances, a tout le long mené le débat affectant de laisser s'exprimer les travailleurs mais refusant toutefois que le Comité d'Action constitué par ceux-ci ne s'exprime à la

manif unitaire bidon du 29 septembre, lequel Comtié d'Action n'a pourtant jamais remis en cause la direction syndicale de la grève, partant, son détournement. Les travailleurs n'ont pas compris, n'ont pas su faire le petit pas de côté, mais ça n'est pas à eux qu'il faut en vouloir, cette grève n'est qu'une grève comme une autre, plus subtile car sous leur apparente détermination c'est encore et toujours et plus que jamais les syndicats qui ont mené la danse, danse reprise en mesure par les gauchistes, qui faisant la ronde autour des ouvriers, les ont isolés sous couvert de les soutenir, ont empêché toute possibilité d'extension du conflit, en ont fait un gigantesque spectacle.

LIP comme représentation de la lutte de classe, c'est du caca.

En empêchant la lutte de se situer sur ce terrain, les gauchistes ont torpillé la lutte, ils sont les diviseurs de la classe ouvrière, ils en sont les fossoyeurs sous couvert de lui conférer un petit verni new look, imaginaire et intellectuel.

Ils étaient superbes et mouillés comme des chiens, de pauvres chiens, les fantoches folkloriques qui enterraient LIP ce 29 septembre en défilant comme ils avaient défilé pour enterrer Overnay sous les couronnes et les drapeaux rouges comme ils enterreront Sartre, derrière leurs organisations, derrière Clavel faisant des phrases, la pauvre chère salope, croyez-vous, était sensible au charme du paysage et à la pluie ; celui là plaque sa sensiblerie de vieille bigotte, son esthétique bourgeoise et poisseuse sur tout ce qu'il touche, cet « encenseur bonsoir », ce pantin glorieux et triste il se croyait au pèlerinage de Chartres, il devait crever d'envie de réciter du Péguy devant cette multitude, cette piétaille mystifiée qui s'enterrait elle-même, cette piétaille dont on fait les manifestations, cette piétaille dont on fait la chair à canon, cette piétaille émouvante qui se faisait chaud au cœur parce qu'il faisait froid dehors, un certain petit froid dans lequel les oraisons funèbres tremblotent parmi les flaques d'eau.

Et puis merde, tout ça est tellement évident, à quoi bon s'étendre, à quoi bon justifier, expliquer, ergoter, c'est encore se situer sur le même terrain que les autres, à un tel niveau il faut refuser de s'enliser dans le bourbier des analyses, notre rôle c'est de prévenir, c'est de dénoncer, de dénoncer toutes les récupérations, toutes les main-mises, de dénoncer le rôle qu'ils font jouer au prolétariat dans le petit système parfaitement au point, dénoncer les gauchistes, dénoncer les syndicats, les montrer systématiquement du doigt pour les empêcher de tuer. Mais écrire sur LIP ça n'a pas d'intérêt, écrire sur LIP ça fait chier. LIP, c'est comme Lénine, c'est comme Pompidou, ça n'existe pas, ça n'a jamais existé, ça aurait pu vivre, mais ça n'est pas la vie, c'en est même tout le contraire. ♣

OÙ LA FORCE ET LE MENSONGE
ÉCHOUENT À BRISER L'HOMME
ET À LE DOMESTIQUER, LA SÉDUCTION
S'Y EMPLOIE. QU'EST CE QUE LA SÉDUCTION
DÉPLOYÉE PAR LE POUVOIR. ? LA CONTRAINTE
INTERIORISÉE & DRAPÉE DANS LA BONNE
CONSCIENCE DU MENSONGE. !.
Le masochisme de l'honnête homme.
IL A BIEN FALLU APPELER DON DE SOI
CE QUI N'ÉTAIT QUE **CASTRATION**,
PEINDRE AUX COULEURS DE LIBERTÉ
LE CHOIX DE PLUSIEURS SERVITUDES.
LE "SENTIMENT DU DEVOIR ACCOMPLI"
FAIT DE CHACUN, L'HONORABLE
BOURREAU DE SOI-MÊME.
- R. VANEIGEM -

JE SUIS LIBRE D'OBÉIR
OU DE DÉSŒBÉIR.



LUTTE DE CONS ET PIEGE A CLASSE

● L'affaire LIP qui se termine misérablement dans un bureau de chômage est exemplaire de l'actuel conflit latent à l'intérieur du système. On peut clairement y lire tous les mécanismes actuels de celui-ci depuis la tendance inéluctable au regroupement du capital et à la dispersion des activités (lip c'était pas seulement des montres mais aussi des machines outils et des pièces d'armement) et puis aussi la tendance à l'internationalisation des entreprises et du capital au détriment du capital local sauvage. Ce grand capital-là : le **néo-capitalisme**, est parfaitement géré, planifié et ordonnancé.

Lip est exemplaire parce qu'on y a vu de la même façon fonctionner les organismes de défense des travailleurs : syndicats et gauchistes se mettre au service de l'**archéo-capital**, proclamer leur attachement à l'entreprise et au travail, réclamer le droit au travail ! C'est ça la lutte de classes !

Comment les syndicats et groupes de pression gauchistes en sont-ils arrivés à prendre parti dans un conflit inter-capital confirmant par là le rôle complice de la classe ouvrière sur l'échiquier du capital et comment leur arme habituelle la grève pression, non seulement n'a servi à rien mais a même contribué à l'entreprise amenant les ouvriers de LIP à un véritable suicide social.

Pour comprendre ce rôle apparemment réactionnaire des syndicats et des sectes suivistes gauchistes, il est nécessaire de revenir sur la nature et la fonction du syndicalisme et de son appendice radicaliste le gauchisme.

Certes, il y en a qui prétendent que les syndicats ont rempli une fonction historique indispensable en contraignant le capitalisme à aller jusqu'au bout de sa mission (!) D'instrument d'unification de la classe ouvrière, les syndicats, en se cantonnant dans leur rôle de courtier entre les classes antagonistes, en sont devenus de toute façon la principale entrave.

Ce qui en réalité « oppose » syndicats et capitalisme c'est uniquement le prix auquel doit être monnayée la force de travail des ouvriers. Ceux-ci n'existent pour eux qu'en temps que salariés.

Malgré les efforts des gauchistes, les syndicats restent les seuls à posséder le monopole de la vente de la force de travail et à apparaître pour ce qu'ils sont : les propriétaires de la classe ouvrière. Afin de mieux remplir ce rôle, ils en sont restés à l'exigence d'un « emploi pour tous » et du « salariat pour tous ». Ils constituent également sous cet aspect cette utopie du capital, comme si le chômage n'était pas produit par le capital lui-même !

En réalité ils veulent le capital sans contradiction, c'est-à-dire qu'aucune contradiction ne mine le capital, ne risque de le faire sauter.

Comme défenseurs du travail aliéné, les syndicats défendent l'aliénation du travail, ils en font un élément inéluctable de la vie, ils colorent cette « malédiction » d'intérêts économiques et ré-

clament une plus juste et plus égale rémunération.

L'exemple du syndicalisme américain ou allemand est lourd de signification, le rôle de ces syndicats qui ne s'embarassent pas, comme en France, de toute une phraséologie prétendue marxiste, consiste tout simplement à aménager le capitalisme ; l'idée même de renversement du capital et du salariat apparaît totalement « contre-nature ».

C'est dans la nature dialectique du capital que se détermine le caractère contradictoire du mouvement ouvrier sous son aspect syndicaliste ou gauchiste d'où la contradiction entre les termes de « lutte de classe » utilisés et la réalité de ce mouvement qui se cantonne à la satisfaction des besoins immédiats engendrés par le capitalisme lui-même.

En polarisant la lutte sur ces objectifs parcellaires et économiques, syndicats et gauchistes détournent le travailleur de la seule lutte qui pourrait vraiment le libérer. On parle à la rigueur de « main-mise sur le capital » et de « prise de pouvoir », on enferme la lutte sur le terrain revendicatif, chaque revendication catégorielle s'opposant aux revendications des autres catégories de travailleurs (l'exemple de la CGT soutenant la grève des commerçants est à ce sujet probant) ne fait que les diviser établissant une sorte de poujadisme, de fascisme à la petite semaine qui apparaît comme le seul facteur commun de la « lutte de classe » actuelle. Chacun pour sa catégorie, la solution des conflits étant laissée entre les mains du pouvoir à la fois joueur et arbitre.

En se posant en médiateur réaliste le syndicalisme se situe hors la classe ouvrière et l'activité syndicale est considérée par celle-ci comme le privilège d'une minorité de spécialistes. En acceptant par la discussion le point de vue du capital les syndicats sont devenus son porte-parole au sein de la classe ouvrière. Leur rôle de chien de garde consiste à régler les conflits de classe et à faire régner la paix dans les usines. Comment la critique du salariat pourrait-elle être le fait des salariés de la critique ?

A ce sujet il est évident que la classe ouvrière ne se fait pas d'illusion, c'est la satisfaction des besoins immédiats qui la pousse derrière les syndicats, la simple astreinte à la logique du capital mais dans beaucoup de secteurs, aujourd'hui, les besoins étant assurés et les revendications des syndicats s'identifiant avec les souhaits du capital, la valorisation du monde des choses allant de pair avec la dévalorisation du monde humain, le prolétariat se trouve acculé à une lutte plus radicale sous forme d'explosions spontanées, d'actions sauvages, débordant le cadre économique. Mais la valorisation du travail est si forte que celui-ci ne peut en réalité être remis en cause et le conflit s'étendre (cf Lip). C'est là où la prétendue « lutte de classe » apparaît comme une supercherie car la force de travail considérée ni plus ni moins qu'une autre marchandise, est vendue au meilleur prix par les syndicats et cette

médiation recouvre un rapport social comme un autre. **C'est dire que, de toute façon, même dans la pire des exploitations, un rapport égaliste est maintenu par les syndicats qui créent un équilibre artificiel des forces, valorisant le travail au détriment du travailleur. En effet la contradiction s'effectue entre capital et force de travail globale des ouvriers et non pas entre capital et travailleurs** car qui nierait que dans cette confrontation la lutte serait inégale, que pourrait une poignée de capitalistes face à l'ensemble des travailleurs ? Face à l'ensemble du prolétariat ? Le rôle des syndicats et partis de gauche est précisément d'empêcher ce face-à-face. Il est d'ailleurs intéressant à ce propos de constater que jamais un mouvement de revendication ne se donne l'arme appropriée, le moyen radical de vaincre, ce ne sont que demies victoires ou demies défaites, car une franche victoire des travailleurs dans un secteur, même partiel, risquerait de donner à ceux-ci conscience de leur force. Il y a un monde entre ce que l'on proclame et la réalité, c'est pas à Seguy qu'on va apprendre à faire des grimaces !

Au bout du compte s'ils le désiraient réellement les travailleurs (aussi bien manuels qu'intellectuels, t'es visé aussi, mec) demain, cesseraient le travail et tout serait dit. **Seulement ils ne le désirent pas, tu ne le désires pas**, parce que l'ensemble des structures sociales, en valorisant le travail le revêt d'une sorte de « magique » qui fait qu'on ne peut matériellement le remettre en cause. Le travail est abstrait, nul ne connaît plus concrètement le produit de son travail.

Sa critique même investit l'objet de la production (l'objet fabriqué) d'une pseudo signification inséparable de la production elle-même. Selon les principes de la dialectique cet objet fabriqué n'acquiert de signification que parce qu'il est à la fois représenté en tant qu'objet et nié puisque le but de celui qui le fabrique n'est que d'effectuer sa prestation de huit heures de travail au patron.

C'est-à-dire que le rapport social qui autrefois s'investissait dans les objets (sous forme de « conscience professionnelle ») a totalement disparu, on produit de la valeur d'échange c'est-à-dire non plus un objet particulier mais du travail.

Les objets ainsi fabriqués ont perdu leur « âme » comme disait ma grand-mère, ils n'ont plus, pour celui qui les consomme, qu'une signification dans leur **accumulation**, une signification magique et rassurante (ils sont la preuve qu'on ne travaille pas pour rien).

L'activité sociale qui consiste à participer à la fabrication de quoi que ce soit est significative non pas par ce qu'elle fabrique mais en tant que telle, en tant qu'activité, en tant que gagne-pain. Il s'agit d'un déplacement total hors la vie de l'usage de l'activité. Il se produit là un phénomène « magique » : l'objet que je fabrique ou que je contribue à fabriquer, je n'en connaîtrai jamais l'existence réelle, qu'importe, il se transforme sous mes doigts en appartement, nourriture, voiture, cinéma, etc. Il s'agit là réelle-

ment d'une « transformation magique » que le travailleur n'envisage même pas de remettre en cause : « Il faut bien que je travaille pour vivre. » Alors que sa vie est bouffée aux quatre cinquièmes par cette répugnante activité.

Ce n'est donc plus la fabrication d'objets nécessaires qui est importante c'est la magie du travail qui permet de transformer huit heures ou plus d'ennui (plus les transports) en marchandises elles-mêmes dépourvues de vie, elles-mêmes facteur de représentation du spectacle de la survie quotidienne.

Chacun constatant que son boulot, il n'en voit pas très bien l'utilité mais que c'est sûrement l'autre, le collègue, qui fabrique autre chose qui, lui, est indispensable au fonctionnement de la société ; lequel, bien sûr, se fait exactement le même raisonnement.

Il y a en plus toute une relation sexuée, fortement sado-masochiste qui s'est établie entre le capital et le travailleur par l'intermédiaire de la production. Proletariat et bourgeoisie également frustrés cherchent à se rejoindre tantôt dans l'harmonie de la production tantôt dans le conflit de classe. Il s'agit là d'un rapport extrêmement complexe né de leur vieille alliance contre la féodalité. Par leur médiation les organisations ouvrières sont chargées de parcelliser la charge affective de cet ancien lien. La « Lutte de classe » est complètement bidon, c'est au contraire dans les faits, d'une vieille complicité qu'il s'agit, une danse commune autour du fétiche de la marchandise et une valse de la marchandise autour de la « magique » du travail qui fait se perpétuer le système sans grand risque, puisque l'échange égaliste n'est à aucun moment remis en cause. **Toute la « lutte » des syndicats et de toutes les organisations dites de gauche n'ont essentiellement sur les termes de l'échange et non pas sur l'échange lui-même, or, et c'est papa Marx qui l'a dit la destruction de l'économie bourgeoise passe obligatoirement par la destruction de la valeur d'échange c'est-à-dire entre autre, de la forme marchande du travail.**

Il faut envisager qu'à travers ses contradictions et ses bouleversements nécessaires, qu'il a toujours bien supporté, le capital pour survivre et mieux dominer va se voir sous peu contraint à une forme d'**autonégation** c'est-à-dire qu'il est prêt à abandonner la notion de profit (monnaie) et sa fonction productiviste. La valeur sociale d'échange n'en demeurera pas moins, en tant que code autonome, la base de l'édifice, le capital ne sera peut-être plus le « capital », on n'en continuera pas moins d'être exploité par une machinerie qui nous dominera plus subtilement encore, car le « capital » c'est avant toute chose un rapport social. Ça c'est aussi papa Marx qui l'a dit pour ceux que les références rassurent.

Le but des organisations n'est pas d'abolir l'échange, mais au contraire de le porter à un tel degré de perfection qu'il se produise sur lui-même (à l'intérieur de la classe) en supprimant les capitalistes (mais pas le capital qu'elles considèrent comme un acquit, qu'il faudra bien entretenir d'ailleurs). Mais la réalité leur file entre les doigts (d'où la prise de position de ces organisations pour l'archéo-capital) car c'est la disparition du prolétariat qui est en train de se produire.

Le capitalisme a d'ores et déjà gagné, sur ce terrain du moins, et ce depuis que le prolétariat, par l'entremise de ses organisations, a accepté d'enterrer la « magique » de l'échange et de se faire baiser (ce qu'il demande au mieux c'est de prendre aussi son pied quand il se fait baiser) c'est-à-dire de se situer sur le terrain de la lutte de classe (cette fois merde pour Marx).

Le socialisme est en fait en train de se réaliser, il est la phase ultime du capitalisme, son aboutissement logique et qui supprime l'antagonisme de classe. Son aboutissement pas sa contradiction. Il est aidé en cela par l'action des « révolutionnaires ». Le socialisme n'est que la forme achevée (idéale ?) du procès de production, ça n'est en aucun cas le communisme, ça n'est en aucun cas la

disparition de la magie du travail et de la marchandise, la disparition de la valeur d'échange, c'est l'exploitation répartie et généralisée, **c'est l'échange globalisé.**

La classe ouvrière par l'entremise de ses organisations s'est acceptée fraction du capital au même titre que la banque, l'industrie ou l'agriculture, la classe ouvrière en tant que capital (force de travail) s'est également constituée en monopole dont la « gauche » est le détenteur. Afin de ne pas perdre le contrôle de leur « capital » ces organisations sont contraintes de présenter des programmes de développement et de gestion contradictoires malgré elles, elles sont un des rouages de la tendance actuelle du capitalisme, elles sont le meilleur garant de la « croissance ».

Non, les bureaucrates syndicaux ne sont pas, comme le prétendent les braves petits gauchistes (qui voudraient faire mieux), des traîtres infiltrés à la tête des syndicats (cette explication par « les hommes » toute leniniste qu'elle soit est en contradiction formelle avec Marx) ça n'est pas la bureaucratie qui rend les organisations mauvaises en les enfermant dans leurs contradictions apparentes mais, bien au contraire, la nature même de ces organisations qui engendre la bureaucratie et la technocratie, car aucune de ces organisations n'a abandonné le vieux rêve leniniste de se substituer au système lui-même, et nul doute que d'une certaine manière elles y parviennent.

Si donc lutte réelle il doit y avoir elle ne peut passer que par l'autonégation du prolétariat en tant que classe, elle ne peut être que rupture radicale et entraîner la destruction radicale de tout procès d'échange marchand, la destruction radicale de toute politique pour, enfin, réaliser le communisme intégral.

LIN - PIAO.



POUR EN FINIR AVEC LE CUL

C'est volontairement qu'on s'est coupé du FHAR et autre MLF. Déjà dans notre numéro 2 nous laissons entendre que notre lutte, si elle est née d'une prise de conscience spécifique, ne saurait être séparée de l'ensemble de la lutte, que celle-ci ne peut être que globale. Il n'y a pas de lutte de libération ponctuelle, c'est pourquoi notre combat, s'il se base sur notre vécu, sur notre oppression quotidienne, n'y fait pas une référence explicite et continue, cela doit aller de soi, c'est pas dans les bouquins qu'on a appris que le prolétariat est opprimé, c'est par nos souffrances, nos angoisses nos colères, nos désirs réprimés que nous le savons que nous vivons cette vérité évidente et inséparable.

Dans chacun des « sujets » traités dans ce numéro existe en surimpression chacun des autres sujets : le conflit du Proche Orient est en fait inséparable de LIP, inséparable des événements du Chili, inséparable des problèmes de l'avortement et de la libération des femmes, inséparable de l'oppression sexuelle puisque c'est une seule et même idéologie, un seul et même système à différentes facettes qui sous-tend chacun de ses conflits, chacune des facettes d'un seul et même conflit : l'incapacité pour le capitalisme d'assurer sa propre pérennité, le point d'explosion de ses contradictions. Le rôle historique du capitalisme est terminé (1), chacun en prend conscience à sa manière mais il convient de ne pas théoriser cette manière, ne pas faire de sa méthode de prise de conscience une vérité absolue.

Non l'économie n'explique pas tout, non le besoin de religion n'explique pas tout, non la sexualité n'explique pas tout, non le désir n'explique pas tout, mais ça n'est pas faire un facile aphorisme que de dire que tout est contenu dans tout.

C'est pourquoi vouloir traiter à part de la sexualité est stupide et fait encore le jeu de ce système basé sur la division et la parcellisation. La sexualité, ça n'existe pas, tout est sexuel, aussi bien la religion que l'économie politique, puisque elles sont humaines. Séparer le sexe du reste ça s'appelle castrer.

Tant que nous continuerons à penser ceci d'un côté et sexe de l'autre nous serons castrés et le pire c'est que c'est devenu si difficile de vivre son intégrité, quasiment impossible, que tous, nous aspirons à être castrés, que tous nous aspirons malgré nous à être découpés en rondelles, chaque rondelle dans sa petite boîte, bien à sa place.

Il nous faut retrouver une vision globaliste de l'existence en cessant de nous poser des questions sur des problèmes qui ne sont des problèmes que précisément parce qu'on les sépare, parce qu'on en fait un sujet A PART.

C'est le cas de la prétendue « hétéro-sexualité » et de la prétendue « homo-sexualité », si la sexualité n'existe pas, comment pourrait-il y avoir « homo » ou « hétéro » sexualité ? Disons alors qu'il y a désir de jouissance avec

un ou une, et encore, ça n'est pas forcément vrai, le désir n'implique pas qu'on soit ceci ou cela, alors le passage à l'acte ? Où ça commence et où ça finit ? Qu'est-ce que l'acte au bout du compte ? N'est « hétéro » sexuel ou « homo » sexuel que celui qu'on range dans la petite boîte en lui fourrant telle ou telle étiquette, la quelle petite boîte se divise en autres petites boîtes parce que, à l'intérieur de chacune de ces deux grandes catégories de « désir sexuel » s'insèrent toute la série des perversions ou déviations communes à ces deux formes de sexualité.

Le bouquin de Pierre Hahn a paraître aux éditions Filipacchi en janvier prochain sur les « déviations sexuelles » fait assez bien le point sur la question.

Il y en a marre de diviser, de découper, de culpabiliser, et ça n'est pas l'étalage des « problèmes », cette pseudo libération sexuelle qui s'étale à la une des journaux qui y changera quelque chose, bien au contraire, sous couvert d'ouverture ça ne fait que refouler plus profond les « problèmes » que la société engendre elle-même, ça les transforme en mode. Le sexe, c'est le dernier gadget, ou plutôt, la dernière représentation. Il est évident qu'il disparaît derrière tout ce cinéma, nié, coupé, complètement asseptisé. Alice Cooper et David Bowie, c'est la mutilation de la sexualité dite homo, les stars et la publicité, c'est le glaçon aigri avec lequel on tranche nos couilles, mais ça, on en reparlera dans le prochain numéro.

On ne pourra s'en sortir qu'en niant nos petites boîtes, qu'en fourrant les séparations à la poubelle. Vive l'autonégation du prolétariat !

L'épanouissement de la sexualité est un leurre, il faut nier la sexualité et laisser le champ libre à ses désirs. Ils ne sont si violents et si séparés que parce qu'on les opprime. Défoulons-nous. Quand on se sera bien défoulés on s'apercevra que tout ça n'était pas un problème, qu'il n'y a de problèmes que dans la tête des censeurs et nous sommes tous à la fois victimes de la censure et censeurs. Nous reproduisons nous-mêmes le système qui nous opprime faute d'en imaginer un autre. Ne cherchons pas à imaginer, cessons de « penser », vivons, comme on pourra, mal au début, c'est évident, on n'a pas l'habitude de flotter hors de tout cadre, hors de toute représentation, mais la révolution elle est là et pas ailleurs. Ceux qui se débattent dans les problèmes que leur impose leur « sexualité » ou qui leur sont imposées par cette « sexualité » savent bien qu'au fond, ils sont insolubles, il n'y a de solution que par le dépassement et l'autonégation de soi en tant que contenu étiqueté d'une petite boîte. Evadons-nous, Echappons nous. Nous voulons tout parce que nous sommes tout.

(1) Plus exactement une phase de capitalisme s'achève, rien ne dit que ce soit sa fin, au contraire.







● Fin septembre 1973, à la suite d'une attaque de banque en Espagne, non loin de la frontière française, la police arrêtait deux révolutionnaires. Quelques jours plus tard, à Barcelone, une série d'arrestations frappait une dizaine de révolutionnaires. Au cours de l'une d'elles, un policier était tué. Son meurtrier, entouré de policiers armés, et recherché pour des activités subversives antérieures, savait qu'il risquait une lourde peine de prison. Lui-même a été grièvement blessé. La police et la presse expliquent depuis ces événements qu'il s'agit d'une « dangereuse bande de gangsters ». Trois des inculpés risquent la mort, les autres de longs emprisonnements allant jusqu'à 30 ans. Interpol participerait à la recherche de ceux qui ont pu quitter l'Espagne. Ou'en est-il en réalité ?

L'attaque de la banque fait partie d'une série d'actions à main armée menées depuis plusieurs années, en particulier en Catalogne, visant surtout à fournir des fonds nécessaires à la diffusion de textes révolutionnaires. Ce qu'il faut comprendre, c'est comment la révolte contre des conditions de vie oppressives passe, entre autres, par de telles voies. On sait bien que c'est la société qui est vio-

lente, à tous les niveaux, et que pour pouvoir simplement **résister**, on est obligé d'avoir recours à la violence. Mais en Espagne, le phénomène est encore plus net. Si « l'utilisation spontanée de la violence est une forme d'expression de revendications » (**Socialisme ou barbarie**, n° 3, p. 113), elle surgit beaucoup plus fréquemment de la logique même de la société dans un pays aussi répressif que l'Espagne. Les ouvriers sont contraints à des méthodes plus dures face à un Etat qui tire sur les grévistes désarmés. Quiconque écrit et diffuse une brochure risque des années de prison, dans les conditions que l'on sait. En France, il peut y avoir rupture entre le fait d'écrire un texte « révolutionnaire » et le fait de se heurter physiquement au capital. En Espagne le lien est immédiat. Dès lors l'usage des armes, pour se procurer de l'argent ou pour éviter de se

faire prendre, s'impose de par le mécanisme propre de la société.

D'autre part, la police profite de l'affaire pour éliminer des révolutionnaires qui n'ont pas pris part à ces hold-up, mais sont liés aux éléments radicaux du mouvement ouvrier de Barcelone. Une brochure publiée dans le but de faire la lumière sur ces événements (1), prouve à l'évidence que tous les inculpés ont un passé « politique »; et qu'ils appartiennent à la fraction la plus résolue du mouvement social. Les textes diffusés par certains d'entre eux montrent qu'ils se situent totalement à l'écart, et même **contre** les organisations politiques traditionnelles, et rejettent stalinisme, socialisme, démocratie, maoïsme, trotskysme anarchisme officiel, et groupusculisme comme autant d'écrans entre le prolétariat et son programme : le communisme. Ils connaissaient et faisaient connaître la gauche communiste et l'I.S. Leur objectif n'est ni un après-franquisme indéfini, ni un « gouvernement des travailleurs », ni aucune forme d'auto-gestion par les prolétaires de leur misère, mais l'abolition du salariat et de l'échange. Ils n'ont derrière eux ni l'appareil bureaucratique (comme les groupes politiques), ni l'Etat (comme le PC espa-

FRANCO LA MUERTE



gnol soutenu par l'URSS. Pour l'Etat espagnol, il ne s'agit pas seulement de mettre hors de combat des révolutionnaires, mais surtout de briser une partie de l'organisation ouvrière autonome qui se constitue à Barcelone, à la fois contre le capital, contre le réformisme des Commissions ouvrières largement contrôlées par le PCE et aspirant à devenir des syndicats normaux, et contre les gauchistes menaçant la chèvre et le chou, et semant la confusion sur le rôle réel des C.O. et le programme réel du prolétariat. Les textes qui ont circulé parmi les ouvriers de Barcelone — en partie grâce aux hold-up — concrétisent une radicalisation, et représentent un danger pour le capital, par ce qu'ils manifestaient de **qualitativement** nouveau en milieu ouvrier.

Jusqu'à nouvel ordre, l'Etat espagnol les considère et traite en « droits communs » et non en « politiques », ce qui aggrave leur cas, et alourdirait leur condamnation. C'est un tribunal militaire qui les jugerait; la sentence — y compris la peine de mort — est alors exécutoire dans les 48 heures. La première tâche, minimum, est donc de faire connaître la vérité des faits. Il est exact que les campagnes de « soutien » ne sont généralement que des racketts inefficaces, et que le mouvement révolutionnaire aide bien plus les victimes de la répression par son action propre, qu'en organisant la « solidarité ». En revanche, la capacité de démolir le mensonge de l'Etat est aussi un test de la force, et même de l'existence pure et simple, d'un mouvement collectif cohérent vers le communisme.

A ce jour, la vérité n'a pu encore être manifestée avec l'éclat suffisant pour aider les emprisonnés. Il est normal que la gauche et les gauchistes montrent de la répugnance à soutenir des gens qui, en définitive, les combattent, et se préoccupent plus des dirigeants du PC chilien ou des C.O. espagnoles, que des éléments authentiquement subversifs. Mais une carence des individus et groupes révolutionnaires aurait une grave signification, et témoignerait d'une incapacité profonde à se manifester de façon organisée. Si nos ambitions sont grandes, notre action et nos moyens doivent être à leur hauteur.

Il n'est pas question de s'illusionner sur l'Etat espagnol, pas plus que sur les démocraties qui ne cessent d'appuyer sa répression. Mais dire la vérité n'est pas une compromission. Si l'Etat est — entre autres — l'organisation du mensonge, c'est aussi une façon de l'attaquer que de détruire le mensonge. L'Etat ne peut être autre que ce qu'il est. Mais rester passif devant son action, c'est en être complice.

Le 18 octobre 1973.



C'EST LE MONDE QUI EST VIOLENT

● Le soutien aux copains espagnols actuellement dans les geoles franquistes pose une fois de plus le problème de la violence révolutionnaire.

En l'occurrence, leur combat est le notre et l'on ne peut qu'être solidaire, clairement, indépendamment de toute position subjective, si dans l'instant elle vaut néanmoins qu'on y réfléchisse.

Est-ce qu'en combattant le capital sur son propre terrain, celui de la violence, on ne fait pas son jeu ? Est-ce qu'à utiliser les mêmes méthodes, certes dans un but différent, on ne court pas le risque de retomber dans l'éternelle ornière gauchiste, de se prendre pour les combattants du prolétariat ? Entre ceux qui se battent pour lui et ceux qui pensent pour lui il n'y a pas de différence.

De ce point de vue l'utilisation de la violence participe du bolchevisme et n'a rien à voir avec la révolution, les bandes armées du « peuple » valent bien celles du capital. Les petits spécialistes en tout genre peuvent bien aller se faire foutre ça les calmera.

C'est donc de l'utilisation de la violence dans certains cas particuliers, par des groupes se réclamant du prolétariat, qu'il est question. Que ces groupes aient besoin d'argent pour mener leur lutte et la rénandre, seuls s'en étonneront ceux qui n'ont pas besoin de fric parce qu'ils n'agissent pas ou qu'ils sont soutenus de l'extérieur.

La conception matérialiste de la violence exclue toute position de principe, dans un sens ou dans l'autre. Elle ne consiste pas non plus à inverser les valeurs de la société bourgeoise en faisant du terrorisme un bien et non plus un mal.

Le révolutionnaire ne prend pas pour rendre aux pauvres, comme le faisaient les maoïstes distribuant aux immariés du caviar volé. Il prend pour satisfaire un besoin social de révolution.

Toutefois, dans la mesure où il explique son acte en le faisant, s'adressant aux personnes présentes pour exposer les raisons de l'expropriation, l'action acquière une dimension nouvelle. Elle révèle au sein de la société un autre mouvement social, une dynamique différente, et ce dévoilement est subversif.

Ce n'est qu'un effet second : ceux qui recourent à la violence armée essentiellement pour gagner les esprits ou les cœurs, pour réussir à faire pression pour qu'on les reconnaisse, échouent, ou s'imposent comme nouveau pouvoir : ainsi les comandos palestiniens dans le premier cas, l'IRA dans le second.

C'est le capital qui, par nature, **exproprie**, dépouillant les individus de leur environnement à tous les niveaux. Il prive les hommes et même les choses (ainsi la nature polluée) de leur être pour se les incorporer, en fait ses objets, ses monstres, parce qu'ils ne sont ni eux-mêmes ni purs rouages du capital, et connaissent une société et une vie morcelée. Il est parfaitement normal que ceux qui se dressent contre lui procèdent aussi à des ré-appropriations de tous ordres, matériels, psychologiques, théoriques... et aussi financiers.

La violence révolutionnaire n'est pas un moyen que l'on se déciderait d'employer parce que d'autres se sont révélés inefficaces. Ce n'est pas non plus une défense contre une attaque, comme si nous devions toujours justifier une action violente en nous présentant comme « l'aagressé ». Les théories de la violence **défensive** font le jeu de l'ennemi.

La violence n'est pas non plus un simple instrument. Elle emploie la force (matérielle, psychologique, etc.) pour imposer quelque chose. A ce titre, elle appartient à toute société, aussi au communisme qui inclura des conflits, parce que toute relation implique un conflit. L'harmonie et l'anarchie n'existent ni l'une ni l'autre à l'état absolu stable : mais comme régulation l'une de l'autre. Dans le communisme, les individus et groupes désormais capables de transformer leur vie dans la mesure du possible, auront à la fois des conflits et des moyens de les régler sans se déchirer, sans mutiler les autres ni soi-même. Le contenu même de la « violence » prend alors un sens tellement nouveau, que nous n'employons ici le terme que par commodité. C'est encore le langage du vieux monde.

C'est la société qui est violente, en raison de la nature contradictoire du capital. Même en période prospère et pacifique, il détruit des biens et des personnes, laisse des forces productives en jachère, crée la famine. On sait que l'automobile a tué plus de français depuis 1945 que la seconde guerre mondiale. La violence est aussi idéologique : **on contraint à parler une langue, on efface un passé régional, etc. On impose des pratiques sexuelles.** Le capital réalise même l'**homicide des morts**, c'est-à-dire du travail passé, accumulé par les générations décédées, lorsqu'il néglige ou détruit l'infrastructure matérielle qu'il ne peut ou ne veut pas entretenir (1). Le capital brise les corps et les esprits par son fonctionnement même. **Le coup de matraque est l'exception. L'Etat policier n'est qu'une partie, et un produit, d'un phénomène plus vaste.**

La réaction collective contre le capital inclue la violence comme moyen de détruire le rapport social oppressif. Elle fait davantage : l'isolement est rompu par une pratique collective qui est, entre autres, violente. Dans la révolution, la communauté se re-constitue dans la violence. Celle-ci est un moyen pour modifier les rapports de production, et son emploi en ce sens est lui-même œuvre collective. La violence est une façon positive de refuser l'organisation sociale, dès lors qu'elle entame ses racines.

Mais le danger serait de re-crée, sous prétexte des nécessités pratiques, un nouveau type de **révolutionnaire professionnel**, qui se distinguerait du prolétariat, non en apportant la conscience, mais en assurant une tâche que le prolétariat, « livré à ses seules forces »... serait incapable de remplir. On réinventerait ainsi le « léninisme », en substituant à l'action violente du prolétariat (dont nous sommes) l'activité de groupes (autonomes ou centralisés, peu importe) de spécialistes. L'histoire du mouvement montre que les groupes de combat organisés en dehors

du prolétariat, finissent, quels que soient leurs mérites initiaux, par s'autonomiser de la lutte des classes, recrutant d'ailleurs des gens bien différents des prolétaires révolutionnaires, et agissant pour leur compte : pour de l'argent, pour une image, ou pour survivre. C'est ce qui arrive aux bolcheviks. La critique profonde du « léninisme » passe aussi par cette compréhension.

L'insurrection est destructrice d'hommes et de biens, mais dans le but de détruire un rapport social, et dans cette mesure, violence et destruction ne sont pas identiques. La violence est avant tout prise de possession par la force. La violence révolutionnaire est appropriation collective. Alors que le capital doit détruire pour triompher, le communisme est au contraire **prise en charge de leur vie par les individus. Les conceptions « positivistes » ou « rationalistes » et humanistes, passent l'une et l'autre à côté du problème.**

Les gauchistes insistent sur le « pouvoir » alors qu'il s'agit d'avoir le pouvoir de faire, de transformer le monde et soi-même. Nous n'avons nul besoin de structures de pouvoirs, mais de pouvoir changer les structures. De même, ils parlent d'armement du prolétariat, de lutte armée, sans les relier au mouvement **communiste**. La guerre civile fait le jeu du capital si elle ne l'attaque pas. Le problème n'est pas que les ouvriers soient armés et se battent, mais qu'ils utilisent leurs armes contre les relations marchandes, contre l'Etat. La guerre civile n'est pas un bien par rapport à la guerre impérialiste qui serait un mal. Une guerre civile peut être pleinement **capitaliste**, et même opposer deux formes d'**Etats bourgeois**. Le critère est celui des rapports de production et de l'armée. Tant que triomphent les rapports marchands et la force militaire qui les défend, il n'y a pas mouvement vers le communisme. Il faut toujours se demander ce que fait la violence, ce que font les ouvriers, même organisés en milices. Si celles-ci appuient un pouvoir qui préserve le capital, elles ne sont qu'une forme subtile d'intégration des ouvriers à l'Etat. La guerre d'Espagne opposa deux formes, deux solutions différentes, mais aussi anticommunistes l'une que l'autre, de développement du capital. Dès que les milices formées contre le coup d'Etat de Franco acceptèrent de s'intégrer à l'Etat républicain, elles capitulèrent, et préparèrent l'échec **double** ; devant la République (écrasement du prolétariat de Barcelone en 1937), et devant les nationalistes. **La aussi le communisme est question de contenu, et seulement ensuite, de forme.**

Le terme « terrorisme » peut être compris au sens large d'emploi de la terreur. En ce cas, le capital est terroriste en permanence. Au sens étroit, comme pratique et parfois stratégie spécifique, il est alors application de la violence aux points sensibles de la société. S'il n'est pas partie intégrante d'un mouvement social, il suscite une violence détachée des rapports sociaux. Il existe une dynamique du terrorisme urbain qui, dans les pays à forte répression où la classe

UN MÂLE Qui REPARLE LA TERREUR

ouvrière est atomisée, apparaît bientôt comme une lutte entre deux appareils, dont bien sûr l'Etat sort vainqueur. De même que souvent les ouvriers considèrent les luttes politiques comme un monde au-dessus d'eux, de même ils regardent l'affrontement terroristes/Etat en comptant les coups. Au mieux, ils sont solidaires moralement. On peut même se demander si ce conflit n'aide pas à maintenir le problème social au second plan.

Le moyen peut devenir une fin : ce n'est pas particulier à la violence. La théorie, moyen de comprendre pour mieux agir, peut être substitué à l'action. Mais les effets sont graves dans le cas de la violence. Si l'insurrection est un « art », de même on ne peut jouer avec la lutte armée. Quelle que soit la signification sociale de certains actes qu'il n'est pas question de « condamner » (c'est l'affaire des juges), on ne peut les préconiser ni même y voir un fait positif. Le capital souhaite l'auto-destruction des minorités radicales. Il accule certains à l'incapacité de le supporter : l'un des moyens de les liquider est de les pousser à prendre dès maintenant les armes contre lui. Il ne s'agit pas ici de « provocations » (qui sont d'ailleurs bien plus fréquentes qu'on le croit) mais de pressions sociales. (Voir la « Bande à Baader »).

Terrorisme et sabotage sont des armes actuellement utilisables par tout révolutionnaire, qu'ils s'exercent par la parole ou le fait. L'organisation est l'organisation des tâches : c'est en ce sens que des groupes de base se coordonnent pour l'action. On peut en conclure que l'organisation, la politique, le militantisme, le moralisme, les martyrs, les sigles, les étiquettes, font désormais partie du vieux monde. Chacun est par ce qu'il fait.

Extrait du « Mouvement communiste » numéro 6 — La guerre civile en Espagne 1973.



● Les filles du MLF ont pris depuis le début de leur mouvement la décision de ne discuter qu'entre femmes, en excluant les hommes. Si je ne suis pas entièrement d'accord, je peux toutefois comprendre. La récupération fonctionne tellement bien, tellement vite ! Elles n'ont pas de structures ! Merveilleux ! Les groupes sont mobiles c'est ce que l'on peut souhaiter dans toutes les discussions.

Il n'y a qu'une chose qui me gêne dans tout cela, (dans ce qui ressort du mouvement en général, au niveau public, car je sais que certains groupes en sont conscients) ce qui me gêne, c'est que le fameux « problème féminin » est la réaction à une énorme perche tendue par... les hommes.

C'est que dans cette société, où nous sommes arrivés à ce que tout soit chiffré et rentable, où le travail se retransforme en travail par une loi de l'absurde qui paraît s'engendrer elle-même, nous manquons. Notre oppression séculaire (faudrait aussi en reparler) faisait de nous des marginales, et sous prétexte de libération, dont il n'est jamais sérieusement question d'ailleurs, on est en train de nous rendre rentable.

Tellement de livres, de preuves, de mots... les femmes. Je ne suis certes pas celle qui va dire ce qu'est leur situation, non, j'exprime ma fatigue. Quel fatras ! Des petits bouts de savoir inutile et sans valeur puisque de plus en plus parcellisé au point que plus rien n'est compréhensible. Les femmes au travers de l'histoire ! Egalité, inégalité, enfin comme d'habitude le sexe des anges ! Tout a été dit. Nous avons vu naître et croître l'énorme problème (quand on emploie le mot problème à notre époque, un de nos tics, cela sous-entend que l'on va essayer de rendre un truc à peu près insoluble). Je crois bien qu'avec les bonnes femmes on y est enfin arrivé.

Je suis une femme, point. Je suis différente d'un homme, point. Je suis dans un monde mâle, point. Ont-ils (les hommes) pris le pouvoir par la force ou par la peur ? De toute manière c'est pareil. La peur rend méchant, la force a peur (de trouver plus fort que soi).

Je n'ai pas envie de me battre pour que le pouvoir change de mains, je hais le pouvoir. Je ne peux pas souhaiter la « victoire des femmes », je hais la guerre.

Et puis « les hommes » c'est vite dit. Qu'est-ce que c'est ? On a l'impression d'avoir devant soi un ennemi épouvantable, voulant à tout prix notre malheur. Mais je n'ai pas l'impression que eux-mêmes s'en sortent aussi bien. Ils n'ont pas tellement l'air de la réussite il me semble. J'aime penser que tout simplement notre apport leur a manqué. Peu de « grands hommes » parmi les femmes... et alors, et si elles en avaient moins besoin. S'il y avait autre chose dans leur vie. Si leur « créativité » comme on dit maintenant, tenait dans des « choses de la vie ». Si elles n'avaient pas besoin de créer dans le sens du mot art ? (en latin art et artifice sont synonymes). Vous avez eu besoin de sophistiquer pour tenir debout. Une femme qui fait la cuisine nourrit son monde, les hommes ont eu besoin de créer tout un cérémonial, tout un « art » de la cuisine. Je pense que c'est un détournement, un travestissement. Significatif bien sûr ! On ennoblit « la vie simple aux travaux ennuyeux et faciles » (mais là c'est Victor qui l'a dit, pas Adèle — le grand homme —).

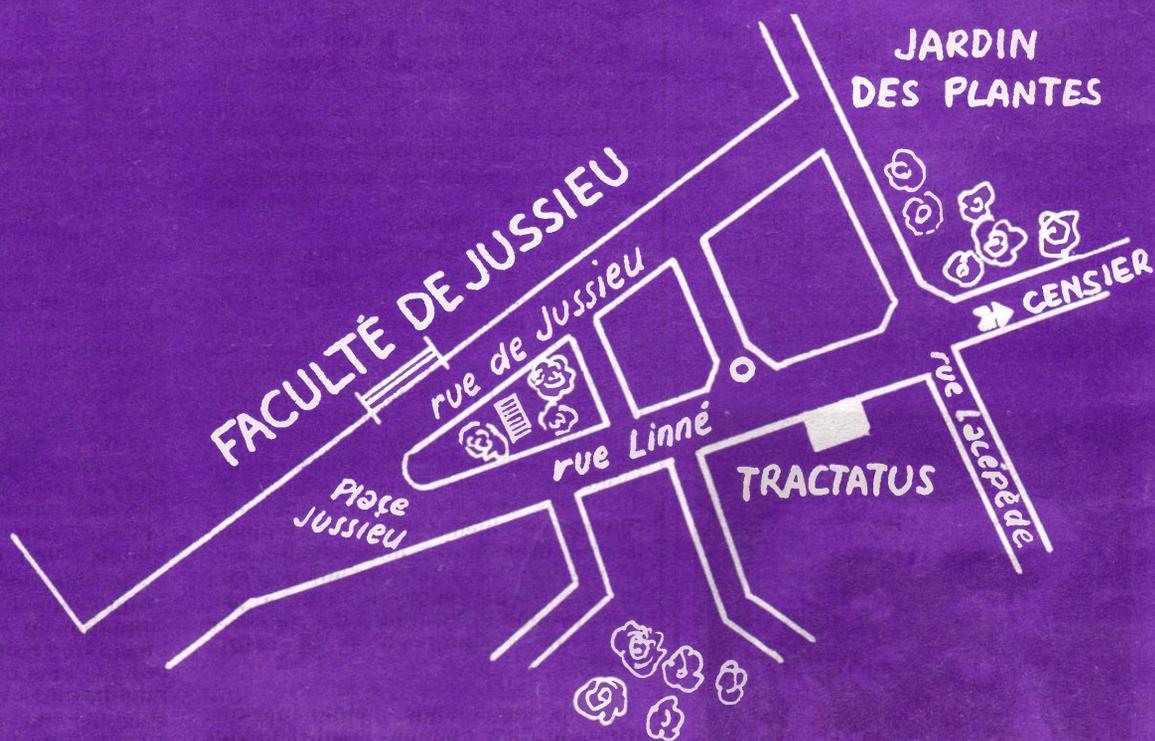
Pour soi-disant sortir de ma condition opprimée il a l'air évident que je sois obligée de m'insérer dans cette société. En gros que je prenne les conneries des hommes. Que je devienne aussi con en travaillant autant qu'eux, alors que je souhaite que ce soit eux qui s'arrêtent. Que je rentre dans ce cercle infernal où : on produit, ils consomment, on produit plus, ils consomment plus, mais que je crève en fin de compte ! J'ai pas envie. Je veux vivre. Je pourrais même si je n'évolue pas dans les professions modernes et chouettes (publicité sciences, etc...) être flic ou militaire. Non mais ça va pas !

En plus maintenant plein de mecs sont coupables, culpabilisés par la situation de ces pauvres nénétes : bien sûr, ce ne sont pas des femmes-objets, bien sûr qu'elles sont aussi intelligentes et que si elles avaient pu accéder au savoir avant... bien sûr qu'elles sont aussi capables, plus dans certains cas (le tout prouvé depuis longtemps d'ailleurs, je ne vois pas pourquoi on en cause. Elles ont les mêmes droits. Bien sûr, puisque c'est votre intelligence, vos capacités, vos droits. On est humain hein ? Mais j'en ai rien à foutre de vos trucs ! Je me bagarre dans cette société avec les gens (hommes et femmes qui veulent arrêter cette escalade, cette gigantesque sottise.

librairie

TRACTATUS

9 rue Linné Paris 5^{EME}



PSYCHOLOGIE, SOCIOLOGIE, LINGUISTIQUE, HISTOIRE
ETHNOLOGIE, CLASSIQUES DU MARXISME, REMISE 10%